

57

La Sacrifiée

Par H.A. DOURLIAC



1 fr. 50



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS (XIV^e)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, etc.

Le numéro : 0 fr. 40. Abonnement d'un an : 18 fr. 50 ; six mois : 10 fr.

RUSTICA

Journal universel illustré de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50. Abonnement d'un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr.

LA MODE FRANÇAISE

Journal de patrons, paraît tous les samedis.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages de
roman en supplément et un patron spécial dessiné.

Nouvelles, chroniques, recettes, etc.

Le numéro : 0 fr. 75. Abonnement d'un an : 27 fr. ; six mois : 14 fr.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 60. Abonnement d'un an : 14 fr. ; six mois : 8 fr.

LISSETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis, 8 pages grand format dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

Abonnement d'un an : 45 francs ; six mois : 23 francs.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le deuxième et le dernier dimanche de chaque mois.

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

Abonnement d'un an : 12 francs.

SPÉCIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Pierre AGUÉTANT : 327. *Les Noces de la terre et de l'amour.*
 Christiane AIMERY : 315. *Mon Cousin de la Tour-Brocard.* — 333. *La Maison qui s'écroule.*
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances.* — 56. *Monette.*
 Maria ALBANESI : 334. *Sally et son mari.*
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage.*
 Théo d'AMBLENY : 299. *Bruyères blanches.*
 Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour.*
 Marc AULÈS : 253. *Tragique méprise.* — 288. *Nadia.* — 320. *Fausse route.*
 F. de BAILLEHACHE : 340. *La fiancée infidèle.*
 M. BEUDANT : 231. *L'Anneau d'opales.*
 José BOZZI : 317. *Lendemain de bal.*
 BRADA : 91. *La Branche de romarin.*
 Yvonne BREMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindros.* — 321. *Mammy, moi et les autres.*
 Jean de la BRETE : 3. *Rêver et Vivre.*
 André BRUYÈRE : 254. *Ma cousine Raisin-Vert.* — 306. *Sous la Bourrasque.*
 R.-N. CAREY : 230. *Petite May.* — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui.*
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie.*
 CHAMPOL : 67. *Noëlle.* — 209. *Le Vœu d'André.*
 CHANTAL : 339. *Cœur de Danoise.*
 J. CHATAIGNIER : 342. *Véritable amour.*
 Comtesse CLO : 277. — *L'Inévitable.*
 M. de CRISENOY : 298. *L'Eau qui dort.* — 310. *La Conscience de Gilberte.*
 Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La Comtesse Edith.*
 Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Hervic, mécano.* — 275. *Une petite reine pleurait.* — 313. *La Fiancée de Ramon.*
 H.-A. DOURLIAC : 261. *Au-dessus de l'amour.* — 280. *Je ne veux pas aimer !*
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées.*
 Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence.* — 332. *Au delà du pardon.*
 Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre.*
 Marthe FIEL : 268. *Le Mari d'Emine.*
 Zénaïde FLEURIOT : 213. *Loyauté.*
 Mary FLORAN : 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita.* — 83. *Meurtre par la vie !* — 142. *Bonheur méconnu.* — 173. *Orgueil vaincu.* — 200. *Un an d'épreuve.*
 Herbert FLOWERDEW : 322. *Cœur affranchi.*
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...* — 330. *Rose, ou la Fiancée de province.* — 341. *Le Mauvais pas.*
 Anne-Marie GASZTOWIT : 326. *La Sœur du bandit.*
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu.* — 302. *L'Appel du passé.*
 Jacques GRANDCHAMP : 232. *S'aimer encore.*
 Jean HERICART : 272. *Les Cœurs nouveaux.*
 M.-A. HULLET : 259. *Seule dans la vie.* — 289. *Les Cendres du cœur.*
 Mrs HUNGERFORD : 319. *Ame de coquette.* — 338. *Doris.*
 Jean JÉGO : 311. *Et l'amour vint...* — 329. *L'Amoureux de Frida.*
 Marcel IDIERS : 308. *Le Mariage de Nelly.*
 Renée KERVADY : 287. *Cruel Devoir.*

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (suite).

- L. de LANGALETIE : 325. *L'Amour l'emporte.*
H. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres.* — 292. *Un Etrange secret.*
M. J. LEDUIC : 309. *L'Enigme.*
Hélène LETTRY : 265. *Fleur sauvage.*
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.* — 304. *Le Mystérieux chemin.*
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis...*
Jeannette MORET : 331. *Josette, dactylo.*
Anne MOUANS : 250. *La Femme d'Alain.* — 266. *Dette sacrée.* — 281. *Plus haut !* — 314. *La Buissonnière.* — 337. *Gisèle exilée.*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.* — 335. *Les Fiançailles de Rosette.*
Berthe NEULLIÈS : 264. *Quand on aime...*
Claude NISSON : 297. *A la lisière du bonheur.*
O'NEVÈS : 291. *La Brèche dans le mur.*
Florence O'NOIL : 323. *La Dame d'Avril.*
Charles PAQUIER : 263. *Comme la fleur se fane.*
Marguerite PERROY : 285. *Impossible Amitié.*
Alicé PUJO : 2. *Pour lui !*
A. de ROLIAND : 269. *Entre deux cœurs.*
Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la comtesse.*
SAINT-CÉRÉ : 307. *Sœur Anne.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Pierre de SAXEL : 284. *Une Belle-Mère à tout faire.* — 316. *Pour elle !*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
Gilbert SOURY : 324. *Maryalis.*
Jean THIÉRY : 312. *Nouveaux venus.*
Marie THIÉRY : 279. *La Vierge d'Ivoire.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la Symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Pettote.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
C. de VÉRINE : 255. *Telle que je suis.* — 274. *La Chanson de Gisèle.*
Vesco de KEREVEN : 247. *Sylota.*
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
Jean de VIDOUZE : 278. *Les Nouveaux Maîtres.*
Adèle VIGES : 336. *La Coupe brisée.*
Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue.*
H. WILLETTE : 328. *Claire D'avril.*
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.* — 300. *Etre princesse !*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 : franco : 1 fr. 75.
Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

H.-A. DOURLIAC

Lauréat de l'Académie Française

LA
SACRIFIÉE



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

Pour MILA.

Sc grand'mère,

H.-A. D.

LA SACRIFIÉE

PROLOGUE

C'était en 1769, à Mazagan.

La même année voyait naître un grand homme, dans une île de la Méditerranée, et mourir un petit peuple, sur la côte d'Afrique.

Citadelle de la foi, bâtie par les Portugais, ces « chevaliers de l'Océan »... et du Christ, elle maintenait victorieusement la Croix en face du Croissant humilié, et le sultan Moulay-Mohamed-Ben-Abdallah l'appelait « sa pierre de scandale ».

La brave population qui avait pris Azemmour en 1515, avec le duc de Bragance, repoussé les hordes de Mahomet en 1551, pendant le Grand Siège, se riait de sa rage impuissante.

Il ne la prendrait jamais de force !

Mais « où le lion use ses griffes, le chacal passe ».

Le sultan avait su endormir la défiance du roi Joseph I^{er} en lui envoyant une lettre et un messenger habile, chargé de gagner son tout-puissant ministre Pombal ; et quand, levant le masque, il avait proclamé la Guerre Sainte « et était venu mettre le siège devant la fière cité », non seulement ses défenseurs n'avaient reçu aucun secours, mais encore il leur avait été enjoint de rendre la place et de s'embarquer sur la flotte portugaise, destinée à les rapatrier.

Condamnés à ce lamentable exode, ils avaient dû tout abandonner, « n'emportant que les vêtements dont ils étaient couverts », et, la rage au cœur, laisser tout le reste aux ennemis vainqueurs, sans avoir combattu.

Maintenant, entre ses remparts imposants défiant les flots de la mer et les hordes marocaines, la ville était lugubre, avec ses rues désertes, ses canons muets, ses églises solitaires au tabernacle vide, à la lampe éteinte...

Derrière les portes ouvertes, les logis pauvres ou riches montraient le même désordre lamentable : ici, un berceau ; là, une guitare ; malles pleines, sacs abandonnés, tout le désarroi d'un départ précipité.

Seule, une maison, portant à son fronton la date 1515, gardait huis et volets clos. Située dans le voisinage de l'église de l'Assomption, elle était de pur style portugais, et son lourd marteau en fer forgé était fleuri d'une rose délicieusement ciselée.

A l'intérieur, rien ne traînait, ni dans le large vestibule peint en rouge, ni dans les vastes pièces aux meubles élégants, aux moelleux ta-

pis, aux riches tentures. Tout était demeuré en bon ordre : orfèvrerie sur les crédences, porcelaines sur le vaisselier, linge dans les armoires...

Au milieu de ce décor intact, un homme se promenait lentement, comme s'il passait une revue : celle des choses familières et aussi des ombres chères, surgissant de tous les coins à l'appel informulé du souvenir...

D'abord l'ancêtre, le marin jeté par la tempête dans ce petit port naturel, qui s'y était établi, y avait pris racine avec ses compagnons et avait vu « El Briga » devenir « Mazagan », les maisons se bâtir, les remparts s'élever, les églises s'édifier, et la cité chrétienne grandir et prospérer à l'ombre de la Croix, malgré l'Islam irrité.

Puis ses fils, les fils de ses fils, tous vaillants pionniers du Christ, sous les rois portugais ou la domination espagnole, forgeant le fer qui féconde et défend le sol, et sachant bien s'en servir.

C'était un « da Rosa » qui était allé couper, avec son couteau, les amarres des bateaux capturés par les infidèles et les avait ramenés à la nage. C'était un autre qui avait fait exploser une mine sous les pas des agresseurs. C'était un autre encore qui, humble moine, pendant le Grand Siècle, était demeuré à l'endroit le plus élevé et le plus exposé, tenant un crucifix, pour encourager les combattants.

Tous auraient pu reconnaître pour un des leurs celui qui, à pas lents, écrasait l'épais tapis...

Mais ils n'étaient pas seuls à hanter son es-

prit, et son sourcil froncé, son regard noir durcissaient encore son masque sévère.

Pierre da Rosa était un de ces hommes dont le patriotisme est d'autant plus grand que la patrie est plus petite, tels ces bourgeois de Flandres défendant âprement leur cité contre Philippe le Bel ou Philippe II.

Il était avant tout « Mazaganais ».

Au conseil de guerre, où il siégeait en qualité d'« almocador » (capitaine de milice), il s'était écrié :

— Que le roi me donne seulement des munitions, et, avec les habitants, je me charge de repousser cette canaille qui nous assiège !

Le gouverneur avait fait la sourde oreille ; il avait reçu des ordres de Pombal ; et tous deux ne méritaient plus que mépris !

Un autre aussi, hélas !

Avec un geste de colère, l'ardent patriote voulait repousser son image importune ; mais elle sortait des plis des rideaux, s'attachait à ses pas, s'accrochait à son bras, s'imposait à son cerveau...

Son frère ! son petit frère !

Son frère, il ne l'était qu'à demi, puisqu'il était né du second mariage de sa mère. Emmanuel de Portes avait vingt ans de moins que son aîné, qui lui avait servi de père et l'aurait voulu à sa ressemblance. Ils différaient autant au moral qu'au physique.

Grand, mince, élégant, indolent, ramné, le cadet n'avait rien d'un Rosa trapu, vigoureux, actif, plus proche de Vulcain que d'Adonis et dont le sang, moins noble, était plus pur.

Enfant gâté de sa mère, volontaire sans volonté, le jeune de Portes commençait à donner des soucis à son mentor, quand il fut enlevé par des pirates et ne reparut qu'au bout de dix ans, accueilli comme l'enfant prodigue...

Et, à cette heure, le promeneur solitaire murmurait, farouche :

— Pourquoi est-il revenu ?

... Soudain, une sourde détonation retentit dans le grand silence.

C'étaient les vaisseaux portugais qui levaient l'ancre.

Un sanglot déchira la poitrine de celui qui était resté.

Dans la plaine, du côté de la Porte de Marrakech, s'élevaient des vociférations, des cris aigus, une musique diabolique, explosion de joie triomphante de la multitude ;... puis l'armée se mit en marche vers la ville conquise.

Alors Pierre da Rosa, traversant le « patio » (cour intérieure), ouvrit une porte basse et s'engagea dans un escalier obscur s'enfonçant dans la terre, dont les pluies récentes avaient rendu les degrés glissants... Il déboucha dans une vaste salle voûtée, soutenue par de gros piliers, comme au Mont-Saint-Michel. Il y avait une citerne au milieu et des barils de poudre rangés sur les côtés.

L'almocador en approcha sa lanterne et les considéra un instant, hochant la tête... La provision était faible ! N'ayant pu défendre la ville, servirait-elle au moins à creuser un tombeau aux premiers envahisseurs ?

Leur pas sourd ébranlait déjà le sol ; ils fran-

chissaient le rempart ; ils allaient passer devant sa demeure...

Sans hésiter, il alluma une mèche préparée à cet effet et remonta précipitamment pour jouir de sa vengeance.

Il atteignait le seuil de sa maison quand l'explosion se produisit. Elle fut légère. L'humidité avait-elle détrempé la poudre ? ou la provision était-elle insuffisante ?

Quelques « miradors » (petites tours sur le toit) oscillèrent, l'un d'eux s'écroula sur les soldats, couverts de pierres et de gravats ; mais ce fut tout le résultat obtenu.

Il n'en provoqua pas moins une certaine panique, puis une fureur indescriptible, ... et l'on se rua sur la victime qui semblait s'offrir.

Cloué à la muraille, haché, éventré, il s'abattit sans une plainte, barrant encore l'entrée de son cadavre sanglant...

Les bourreaux se précipitèrent pour tout saccager.

Un ordre bref les arrêta.

La maison à la rose était sous la sauvegarde du sultan : nul ne pouvait y pénétrer sans son autorisation.

Une sentinelle y fut laissée et l'on se dédommagea sur les maisons voisines.

... Maintenant les étendards du Prophète flottaient sur les bastions ; on pillait les églises, on profanait les vases sacrés, on renversait la croix, et la grande vague de l'Islam allait recouvrir la citadelle chrétienne...

Le soir tombait sur l'armée en folie...

Une femme, voilée seulement d'un côté, à la manière d'Azemmour, s'arrêta devant la mai-

son à le rose... Elle portait un petit enfant sur son dos et présenta un ordre du sultan...

La sentinelle s'effaça pour la laisser passer...

Mais le mort farouche semblait garder le seuil...

Elle aurait pu l'enjamber ou l'écarter : elle le foula aux pieds avec une sorte de rage et elle pénétra dans le logis bien rangé...

L'escalier gravi, elle posa son petit enfant à terre et, le tenant par la main, elle traversa plusieurs pièces, sans un regard pour les richesses accumulées...

Soudain, au fond d'une chambre austère, elle aperçut une robe d'enfant sur un petit lit et s'écroula avec un hurlement de bête blessée...

Et c'était si déchirant, si lamentable que les bruits du dehors ne suffisaient pas à l'étouffer ; et, interrogée, la sentinelle répondait :

— C'est Thamo, la folle d'Azemmour.

Et l'on passait, avec le respect religieux des sectateurs d'Allah pour les insensés qui ont le droit de tout faire et de tout dire.

... Devant ce désespoir farouche, le tout petit regardait sans comprendre, avec une envie de pleurer...

Malgré sa gandoura et ses pieds nus, il n'avait pas le type marocain, et, sous le hâle, sa peau blanche répondait à ses yeux clairs.

Il considérait les objets qui l'entouraient, avec cette attention grave des tout petits ; puis-il s'enhardissait peu à peu jusqu'à les toucher.

... Devant un tableau, il demeura immobile, charmé...

C'était la *Madone aux Oranges*, très popu-

laire en Italie, avec son Bambino sur les bras...

Et d'un geste gauche, instinct ou vague souvenir, il ébaucha un baiser au petit Jésus...

.....

Au matin, ils étaient à peine levés quand des cris furieux attirèrent Thamo sur le seuil.

— A mort ! à mort ! hurlaient les soldats.

Ils entraînaient un malheureux prêtre, surpris dans un confessionnal à l'église de l'Assomption.

Il s'y était attardé pour mettre des reliques à l'abri des profanations ; et quand il avait voulu rejoindre la flotte, il l'avait vue s'éloigner et n'avait eu que le temps de se réfugier dans cette cachette où il avait passé la nuit.

Découvert et arraché du lieu saint, happé par des mains cruelles, il n'attendait plus que le trépas, déjà à demi mort...

Tout à coup l'étreinte se desserra, les griffes le lâchèrent.

Il entrevit vaguement une forme blanche, à moitié voilée, qui étendait le bras et prononçait quelques paroles...

Quand il reprit connaissance, il était sur un navire portugais où il avait été amené par un pêcheur...

Et le Père Malagrida ne put jamais savoir à quelle main secourable il avait dû son salut...

I

Le XVIII^e siècle, assombri à ses débuts par la mort du Roi-Soleil, avait sombré dans une boue sanglante et les oripeaux du Directoire.

Le XIX^e avait commencé sous l'impulsion vigoureuse et ferme d'une petite main blanche qui pinçait l'oreille aux soldats et imposait le code civil à toutes les nations.

Le Consulat, puis l'Empire avaient rétabli l'ordre à l'intérieur, ramené la victoire sous nos drapeaux et assuré la sécurité et la gloire, aussi nécessaires à un grand peuple que le boire et le manger.

Avec ses armées bondissantes, de Marengo à Austerlitz, du Caire à Vilna, Napoléon avait traversé la Méditerranée, le Rhin, franchi les Alpes, enfoncé les Pyrénées ; et, à cette heure, après l'Espagne, elles étaient en train de lui conquérir le Portugal, réfractaire au Blocus continental et dont, avec une simple ligne au *Moniteur*, il venait de supprimer l'antique monarchie qui prenait ses racines dans la nôtre :

« La Maison de Bragance a cessé de régner. »

Le dernier descendant d'Hugues Capet était rayé de la liste des souverains et devait s'embarquer pour le Brésil.

Junot, simple sergent devenu maréchal de

France, ex-ambassadeur à Lisbonne, était chargé de l'exécution du décret.

Dans une ferme isolée aux environs d'Abrantès — cité de l'Estramadure, sans grande importance, mais considérée comme la clef de la capitale, — deux femmes, une vieille et une jeune, étaient en train de souper.

Toutes deux, inquiètes, agitées, touchaient à peine aux mets apportés par une grosse servante placide, composant tout le personnel, depuis que les hommes étaient partis pour combattre l'envahisseur arrivant à marches forcées, selon la tactique foudroyante de Napoléon dont les troupiers disaient en riant : « Il gagne les batailles avec nos jambes ! »

Bien qu'il ne se trouvât pas sur leur passage, l'humble logis serait-il épargné ? et une jeunesse n'y était-elle pas bien exposée ?

— Si j'étais seule, je ne m'en soucierais pas ! disait celle qui avait les cheveux gris ; mais, en te confiant à moi, ton tuteur m'a chargée d'une lourde responsabilité, et tu serais peut-être moins en danger dans son hôtel de Lisbonne?... Pourvu qu'il ne soit pas obligé de suivre la cour !

— Sa charge lui en fera peut-être un devoir ?

— M. Pinto ne doit-il pas rester à Lisbonne, quoi qu'il advienne ?

— Oh ! lui... !

Elle eut une petite moue indiquant une médiocre estime pour ce personnage qui portait cependant le nom du restaurateur des Bragance au XVII^e siècle.

Sans protester autrement, la paysanne déclara, conciliante :

— Il a la confiance de M. le marquis, et c'est un homme avisé.

— Mais ces Français sont terribles !

— On le dit... Je ne les connais pas, ma petite Sanchette.

— Tu connais leur empereur, puisque vous étiez voisins, en Corse ?

— Le grand Napoléon a certainement oublié le petit Bonaparte ! Encore plus la grande fille qui le mouchait et lui faisait des tartines, quand il venait chez ses tenanciers avec sa mère. D'ailleurs, ce n'est pas lui qui commande ici, mais un de ses lieutenants.

— Tant pis ! J'aurais été curieuse de le voir.

— Si M. le marquis t'entendait !

— Oui, c'est un nom proscrit, chez lui, ... comme, au couvent, celui de mon grand-père, ajouta-t-elle avec un peu de mélancolie.

Elle tressaillit : on frappait rudement à la porte, et elles se regardèrent, craintives, comme si elles allaient voir apparaître une des figures redoutables imprudemment évoquées.

Ce n'était qu'un officier français, au ton poli, aux manières courtoises, qui demandait l'hospitalité pour une dame souffrante dont la voiture était embourbée dans les mauvais chemins.

Il s'exprimait en assez bon portugais, non sans un certain embarras en regardant la jeune fille.

Il n'y avait pas à refuser une prière qui aurait pu être une réquisition, et une des deux chambres serait à la disposition de la voyageuse, toute dolente...

C'était la femme d'un maréchal ; elle allait rejoindre son mari à Bayonne pour partager avec lui une chère espérance... En apprenant son départ pour le Portugal, elle n'avait pu se résigner à repartir sans le voir et avait continué sa route derrière les troupes victorieuses. Tout avait bien marché jusque-là, lorsqu'elle s'était trouvée indisposée et incapable d'aller plus loin, bien en peine, avec sa femme de chambre, au milieu de cette campagne déserte et hostile...

La rencontre d'un officier porteur de dépêches pour l'armée avait été providentielle, et, bien que fort pressé, il s'était détourné un instant de son chemin ; mais il attendait impatiemment l'avis de la bonne femme pour filer sur Arenjuez et envoyer un médecin, si c'était nécessaire.

Il n'était pourtant pas en mauvaise compagnie, et, en Espagne, il avait rencontré visage moins souriant.

Sous la « tença » et le « cape » (capuchon de linon blanc et mante longue aux plis retombant avec noblesse), sorte de costume national qui ne manque pas de grâce, il pouvait admirer un délicat ovale, encadré de tresses d'ébène, éclairé par des yeux de diamants noirs qui le considéraient avec plus de curiosité que d'effroi.

C'était donc là un de ces soldats de Napoléon, représentés sous de si horribles couleurs?... Il n'avait pas l'air terrible, presque intimidé devant elle...

Il avait cependant fière mine, sous son uniforme fatigué rehaussé du ruban rouge... Son front était sérieux, mais son sourire jeune, rap-

pelant vaguement un autre sourire paternel, sous des cheveux blancs...

Ils échangeaient des phrases banales ; lui, content d'apprendre qu'il n'était pas tout à fait chez une étrangère, puisque, malgré son mariage avec un Portugais, son hôtesse était née en Corse ; et la loyauté bien connue des montagnards était une garantie pour la malade...

Elle le questionnait sur l'homme extraordinaire qui enflammait les imaginations et dont il parlait avec enthousiasme, charmé de l'intérêt de cette jeune paysanne et jugeant les Portugais moins réfractaires que les Espagnols à la pénétration. D'ailleurs, il y avait bien des points de contact : la dynastie tombée était d'origine française et avait même dû sa restauration à Richelieu.

— ... Et à Pinto, observa-t-elle.

Il venait de lire les *Révolutions* de Vertot, et le nom du célèbre conspirateur ne lui était pas inconnu. Mais comment semblait-il aussi familier à une simple villageoise ?

Devina-t-elle sa pensée ? Mais elle se mordit les lèvres et prit un air innocent pour ajouter :

— On apprend ce nom dans les écoles.

Sa nourrice rentrait.

La malade allait mieux ; l'accident n'aurait pas de suite ; en tout cas, elle pouvait se reposer un jour ou deux en toute sécurité et elle invitait le capitaine à repartir au plus vite.

Il n'avait déjà que trop tardé, et, après avoir pris congé de la jeune dame, il se mit en selle, sans vouloir même accepter le coup de l'étrier.

Mais, bien que ce fût luxe rare et prohibé, son cheval ne dédaigna pas le morceau de sucre

que lui présentait la jeune fille, avec un gentil : « Bon voyage ! » auquel le cavalier fut loin d'être indifférent.

— Merci, mademoiselle... ?

Il y avait dans son accent une interrogation discrète.

Elle eut une légère hésitation et répondit, avec une pointe de malice :

— Sancha.

Le lendemain, la voyageuse put continuer sa route, après avoir gracieusement remercié ses hôtes qui, la semaine suivante, reçurent un beau présent de la part de la maréchale Junot qui avait rejoint son mari à Lisbonne.

Elles apprirent ainsi sa qualité, dont elles étaient loin de se douter !

— Heureusement qu'elle t'a prise pour ma fille et que cette jolie parure n'est pas pour M^{lle} de Sampayo ! dit la nourrice, amusée. Que penserait M. le marquis de cette aventure ?

Prudemment, elle l'engagea à n'en point parler...

C'était plus facile que de n'y plus penser !...✱

II

Les Français devaient entrer à Lisbonne le lendemain.

Dans la maison de Boccaven où il avait établi son quartier général, leur chef, soucieux, écoutait les rapports qui lui arrivaient de différents côtés.

Un espion l'assurait qu'il serait reçu avec enthousiasme ; un autre était plus circonspect ; et un personnage à mine funèbre, ressemblant à un oiseau de mauvais augure, se montrait fort pessimiste :

La population était douteuse ; le vaisseau royal était en vue, il y avait une garnison de quinze mille hommes et un retour offensif était à craindre...

— Si vos souverains et leurs troupes avaient montré plus d'énergie, nous ne serions pas ici, monsieur Pinto, observa le maréchal ; mais nous ne sommes plus au temps de votre grand-oncle.

— C'est pourquoi les esprits éclairés sont tout prêts à se rallier à l'empereur Napoléon, appuya un marchand juif qui flairait des opérations fructueuses.

— Sans doute ; seulement il faut compter avec les masses, moins accessibles au raison-

nement : les « Pâques véronaises » sont encore plus proches que les « Vêpres siciliennes ».

— Et la flotte anglaise est toujours à la barre, tandis que les vents nous sont contraires, objecta un officier.

— Oh ! un débarquement n'est pas à redouter ; et si j'étais aussi rassuré sur un soulèvement possible... Qu'en pensez-vous, monsieur de Novion ?

C'était le chef de la police qui entrait.

Emigré, attaché au service de sa nouvelle patrie et resté Français de cœur, c'était un ami personnel et Junot avait grande confiance en lui.

— Je réponds de la tranquillité, Monsieur le maréchal.

— C'est une grave responsabilité, observa Pinto, mécontent ; et Sa Majesté Impériale aurait-elle aussi confiance dans un émigré que nos souverains ?

— Je dois répondre de l'ordre : je l'ai maintenu à leur départ ; je ferai de même pour l'entrée des troupes.

— Je m'en lave les mains ! déclara sentencieusement son contradicteur, avec le geste de Pilate.

Le maréchal était perplexe : cette face blême lui inspirait moins de confiance que le vieux gentilhomme, un compatriote, en somme ; cependant ces arguments avaient leur valeur et dans sa conscience de soldat s'élevait un tragique débat.

Sans nouvelles de l'empereur, sans instructions précises, devait-il exposer à la boucherie des troupes épuisées ?...

La veille, à Abrantès, il avait parlé en maître à la délégation des notables, leur en imposant par son autorité et leur annonçant son arrivée *avec son armée*.

Seulement il n'avait plus d'armée.

Dans sa marche foudroyante, il avait laissé derrière lui des divisions entières, égarées par des guides trompeurs, embourbées dans des chemins détrempés par les pluies. Les chefs avaient fait des prodiges d'héroïsme pour donner l'exemple : on avait vu le général Delaborde, souffrant de rhumatismes, entrer dans un torrent jusqu'à la ceinture, pendant le passage de ses hommes ; mais, à cette heure, il était perclus et grelottait la fièvre. Le général Thiébault, chef d'état-major, n'avait qu'une partie de ses officiers ; et *l'armée* si pompeusement annoncée se composait de *quinze cents soldats*, mal armés de cartouches « fabriquées en hâte avec les registres des chevaliers d'Alcantara » et détrempées par l'eau du ciel et des rivières... Toute la nuit, tandis que la pluie cinglait les vitres et que la tempête faisait rage, le maréchal s'interrogeait anxieusement.

Le courrier envoyé à son maître ne revenait pas ; il lui faudrait prendre seul la décision capable de déterminer un massacre, et il croyait entendre le reproche fatidique : « Varus ! Varus ! rends-moi mes légions ! »

Andoche Junot (il devait ce singulier prénom à une coutume locale donnant pour patron au nouveau-né le saint du jour) était un esprit cultivé. Originaire de la Bourgogne, il faisait son Droit quand éclata la Révolution et s'engagea pour la défendre.

Sergent, au siège de Toulon, il rédigeait une lettre sous la dictée de Bonaparte. Un boulet couvrit son papier de terre :

— Je n'aurai pas besoin de poudre pour sécher l'encre, dit-il froidement.

Ce fut l'origine de sa fortune.

Elle fut rapide et justifiée par ses éclatants services. A Nazareth, au Mont Thabor, dans toutes ses campagnes, dont cette dernière était certainement la plus belle et la plus pénible, il avait montré les plus brillantes qualités en même temps qu'un dévouement passionné à Napoléon, passant avant sa femme et ses enfants.

Il en avait été récompensé par le bâton de maréchal, le gouvernement militaire de Paris, une ambassade à Lisbonne qui lui avait valu des relations utiles ; et l'empereur l'avait marié à Laure de Permon, descendante des Cantacuzène, qui lui avait déjà donné deux filles, en attendant le fils ardemment désiré.

Junot en avait vu poindre l'espoir dans les dernières lettres, reçues à Bayonne ; mais il avait dû partir sans en avoir la confirmation.

A cette heure, il avait de plus graves préoccupations, et c'était à ses soldats, qui étaient aussi ses enfants, qu'il devait surtout songer...

En proie à la fièvre et à l'insomnie, il entendait sonner toutes les heures qui le séparaient encore de l'ordre décisif...

Ecrasé de fatigue, il s'était endormi quelques instants, quand on frappa rudement à sa porte.

Le courrier attendu vient d'arriver au quartier général.

Il a été retardé par une femme en détresse...
Était-ce le moment de faire le galant?

Le maréchal déchire le sceau impérial, déchiffre rapidement la mauvaise écriture familière :

Entrer à Lisbonne, coûte que coûte.

Enfin !

Et, relevant fièrement la tête, Junot déclare :
— On entrera.

Et l'on entra.

« Les jambes déchirées par les épines et les aspérités des rochers, les hommes avaient peine à marcher, même au son du tambour » ; mais leur chef avait une si fière contenance qu'il en imposait à tous et l'on se redressait quand même !

Aux portes de la ville, on rencontra un gros de cavalerie portugaise.

Amis ? Ennemis ?

Le maréchal ne se posa pas la question.

— Suivez-nous ! ordonna-t-il impérieusement.

Et, dominés, ils lui formèrent une escorte d'honneur.

La petite armée, drapeaux déployés, défila sans incident à travers les rues où la police de M. de Novion maintenait l'ordre sévère qui faisait de cette capitale la mieux tenue de l'Europe ; et, si le silence régnait, aucun cri hostile ne se fit entendre.

C'était tout ce que l'on pouvait exiger des vaincus...

Junot avait pris le Portugal sans combat.

Sa récompense l'attendait au Palais Royal,

où la maréchale était arrivée secrètement, lui apportant la confirmation de leur chère espérance.

Napoléon devait y ajouter le titre de duc d'Abrantès.

.

Pendant ce temps, face au palais, de l'autre côté de la place, un homme se promenait silencieusement derrière ses volets clos. La veille, il avait assisté au départ de ses souverains, et, devant le lamentable exode de quinze mille personnes abandonnant leurs foyers pour les suivre sans grand espoir de retour, il avait mesuré combien la patrie vous tient au cœur et aux semelles, à la joie égoïste que lui avait causée l'ordre royal l'attachant au rivage.

Pourtant, il n'y était pas né ; mais ses ancêtres y reposaient et il y avait pris racine depuis tant d'années !

Et il avait murmuré :

— Je comprends !

Rentré chez lui, il avait retrouvé sa fille, la chanoinesse de Vardas, dont les vêtements noirs semblaient porter le deuil de la monarchie. A son interrogation muette, il avait répondu simplement :

— Tout s'est bien passé. M. de Novion avait pris de sages mesures. Il n'y avait que quelques fidèles, comme moi ; et les rares témoins étaient atterrés, mais silencieux.

— La famille royale est en sûreté ?

— Oui. La reine, malgré sa démence, a eu un mot héroïque : « Pas si vite ! On croirait

que nous fuyons ! » a-t-elle dit à ceux qui l'entraînaient. Et le petit prince, qui n'a pas encore l'âge de raison, a demandé si l'on n'allait pas combattre.

— Les reverrons-nous ?

— Espérons-le ! L'Empire est un colosse aux pieds d'argile. L'Espagne l'a déjà ébranlé. Qui sait ? Son soleil s'est levé sur la péninsule italienne ; il pourrait bien se coucher sur la péninsule ibérique.

— Dieu vous entende !

Au dehors éclatait une sonnerie de clairon...

Le vieillard baissa la tête :

— Quelle honte ! murmura-t-il.

Pour chasser les ombres de son front, sa fille reprit avec un enjouement un peu forcé :

— Nous voilà tranquilles pour nos princes ; je le suis moins pour notre Sancha que je préférerais près de nous.

— Moi pas. Même avec votre habit et votre âge, j'aurais souhaité vous voir l'accompagner.

— Je ne vous quitterai jamais, mon père.

La voix était profonde, grave, avec une sorte de ferveur religieuse, émouvante pour des oreilles paternelles ; et il y eut une lueur d'attendrissement dans le regard un peu trouble qui se détourna bien vite...

La chanoinesse avait la quarantaine ; elle était encore très belle, avec des cheveux d'ébène, des prunelles veloutées, un grand air de noblesse et une autorité calme et ferme dénotant une grande maîtrise de soi.

Au contraire, le marquis de Vardas était un nerveux, un impulsif, un de ces sensitifs à fleur

de peau dont les impressions s'extériorisent aussitôt et se volatilisent de même. Aussi, devant sa fille, semblait-il presque intimidé, gêné, malgré la tendre déférence qu'elle lui témoignait en toutes circonstances.

Personnage considérable, il avait été le second au temps du marquis de Pombal, dont on le considérait un peu comme l'Eminence grise ; et ce dernier ne l'avait pas entraîné dans sa chute. Doué de qualités aimables faisant oublier le caractère décevant, il ne prétendait pas au premier plan et ne portait ombrage à personne. Son influence ne se décelait que par une action bienveillante et discrète : il avait le commerce agréable, la protection facile ; aussi ne comptait-il que des amis, à l'encontre de son terrible protecteur, et n'ayant été mêlé qu'à la dernière période de son gouvernement, « alors que s'amollissait ce cœur dur », on lui attribuait volontiers les mesures de clémence adoucissant un peu cette rigueur qui n'avait pas fléchi devant un prince du sang.

A cette heure, investi de la confiance du souverain auquel l'attachaient son titre de « mar-domamor » (premier officier de la cour) et sa qualité de membre du Conseil de Régence, il souffrait presque physiquement du pas de nos soldats martelant le pavé, et sa pensée se reportait loin, bien loin... dans le passé,... évoquant une autre tragédie du même genre.

Silencieuse, sa fille le regardait aller et venir dans la vaste pièce obscure...

L'ombre est moins pénible à certains deuils...

... On annonça le conseiller Pinto.

Bien que n'appartenant pas à la noblesse, il

était grandement considéré pour son mérite personnel et pour le nom glorieux qu'il portait.

Mais il ne ressemblait pas à son grand-oncle qui, sa tâche achevée, s'était modestement écarté de la scène et n'avait voulu accepter aucune récompense, bien qu'ayant été le Monk de la monarchie portugaise.

Son descendant n'avait ni son désintéressement ni son courage, et, malgré son belliqueux prénom de Rodrigues, c'était un calculateur, pesant les risques et périls avec un grand souci de ne pas endommager sa précieuse personne. Aussi, à vingt-sept ans, raisonnait-il en vieillard ; et cette maturité précoce, tout en lui enlevant quelque charme, donnait beaucoup de poids à ses avis.

En entrant, il avisa d'abord les volets clos et, d'autorité, alla incontinent les ouvrir.

— Inutile de marquer votre maison d'une croix noire, Monsieur le marquis.

— Faudrait-il pavoiser un pareil jour ?

— Ni l'un ni l'autre. Mais, puisque l'on n'a pu éloigner ces envahisseurs, il faut éviter les provocations. On ne prend pas les mouches avec du vinaigre.

— M. Pinto a raison, mon père ; l'abstention ne suffit-elle pas ?

— D'ailleurs, le maréchal Junot n'est pas un soudard ni un rustre. Il avait étudié pour entrer au barreau.

— Grand bien lui fasse !

— Pendant son ambassade, il avait eu des relations courtoises avec la noblesse et cherchera évidemment à les reprendre...

— J'espère bien qu'elle ne s'y prêtera pas ?

— Pourquoi non?... Au moins en apparence. Ce serait le meilleur moyen de protéger la ville et de servir l'État.

La chanoinesse acquiesçait, soucieuse de la sécurité de son père, un peu ébranlé déjà.

— Croyez-moi, Monsieur le marquis, il y a des concessions utiles au bien général. Pour la population, comme pour le vainqueur, vous restez toujours le « mardomamor » ; et, avec vous, l'ombre du grand marquis qui faisait trembler l'Europe s'assiéra au Conseil de Régence et fera peut-être réfléchir l'empereur lui-même.

M. de Vardas l'écoutait sans protester.

Le rapprochement n'était pas pour lui déplaire ; et il concéda, bon prince :

— Vous avez peut-être raison ; je réfléchirai.

III

« Si l'Espagne est la tête de l'Europe, le Portugal en est le diadème »... et l'on pourrait ajouter : sa capitale, le fleuron.

Le Moyen Age, infiniment poétique, parce que plein de foi, en avait fait le symbole de l'idée religieuse et monarchique : ses souverains portaient le titre de : « rois très fidèles » ; ils avaient fondé l'« Ordre du Christ », et les hardis conquistadors, « chevaliers de l'Océan », étaient les premiers missionnaires des terres inconnues que leur concédait le Saint-Siège.

A cet égard, la présence de nos troupes victorieuses avait une signification considérable : c'était le dernier rempart de l'ancien régime qui s'écroulait devant les fils de la Révolution ; et les tours massives de la cathédrale devaient les contempler avec autant de stupeur que les Pyramides d'Egypte.

Mais ceux qui avaient traîné leurs guêtres des sables du désert aux neiges de la Russie ne s'embarrassaient pas pour si peu et fêtaient joyeusement leur victoire, aux cafés ou aux cabarets, selon leurs grades, sans souci des trottoirs vides, des jalousies baissées, derrière

lesquelles ils se figuraient des regards curieux, non hostiles...

Cependant, le dimanche, un peu rassurée par la sévère discipline imposée par le maréchal et l'ordre que faisait régner M. de Novion, la population s'était rendue aux offices, et la chanoinesse de Vardas allait entendre les vêpres à l'église Santa-Anna dont le curé, le Père Malagrida, son confesseur, était malade.

C'était dans un pauvre quartier et elle n'avait pas pris sa voiture, afin de ne pas attirer les regards. Très simple, toujours vêtue de noir, avec la croix d'argent sur la poitrine, elle pouvait passer inaperçue, malgré son allure de grande dame ; et elle allait atteindre le vieil édifice qui abritait le tombeau de Camoëns quand, en traversant une rue étroite, un groupe aviné, sortant d'un bouge mal famé, se trouva sur son chemin.

Elle descendit sur la chaussée pour l'éviter.

La chose parut offensante à quelques-uns, et, se prenant par la main, en manière de jeu, ils lui barrèrent le passage.

Elle voulut retourner sur ses pas.

Mais la chaîne s'était refermée et, le son des cloches toutes proches éveillant quelque souvenir de ronde villageoise dans les cervelles échauffées, les soldats se mirent à tourner en rond autour de la prisonnière, tandis qu'un loustic chantait ?

Nous n'irons plus au bois,
Les lauriers sont coupés.
La belle que voilà
Ira les ramasser...

Et tous de terminer, avec de grands éclats de rire :

Embrassez celui qu'vous voudrez !

Ce n'était pas bien méchant, et « Madame Sans-Gêne » eût trouvé le mot pour rire.

Mais la fille d'un hidalgo !

Plus sensible au ridicule et au dégoût qu'au danger, elle était demeurée immobile, droite, hautaine, sans un mot, sans un geste.

Impressionnés, deux hommes s'arrêtèrent et dirent :

— Faut la laisser passer...

— C'est une nonne...

Mais, vexés, d'autres protestèrent :

— Ben ! puis après ?

— On en a vu bien d'autres, à Saragosse !

Titubant, l'un d'eux s'approcha presque à la toucher...

Elle eut un mouvement de recul...

— Faut pas faire la fière ! On est des vainqueurs !

Il n'avait pas achevé qu'il pirouettait sur lui-même sous une main rude.

Un officier, débouchant de la rue voisine, avait fendu le cercle et tenait devant lui l'ivrogne dégrisé, au milieu de ses camarades atterrés qui rectifiaient hâtivement la position :

— Huit jours de prison pour cuver ton vin. Rompez !

Tandis que la bande détalait, entraînant le bouc émissaire, la chanoinesse remerciait son libérateur.

— Daignez les excuser, Madame ; ils ont beaucoup souffert et sont pardonnables d'oublier la sobriété. Mais le maréchal a donné les ordres les plus rigoureux, et si je fais mon rapport, ce sera le conseil de guerre.

— Oh ! non ! je vous en prie, Monsieur ; la punition sera suffisante.

— Merci pour eux, Madame ; vous voulez bien oublier cette offense ?

— C'est déjà fait... Mais non le service rendu, monsieur... ?

— Capitaine Paul, pour vous servir.

— La chanoinesse de Vardas qui n'omettra pas votre nom dans ses prières...

Et, avec un salut plein de grâce et de dignité, elle gagna l'église voisine et disparut sous le porche sculpté.

Le capitaine n'avait pas osé lui offrir de l'accompagner ; il se borna simplement à la suivre des yeux et, rassuré, il reprit sa promenade...

Attiré dans ce quartier de Mouraria par la grande ombre de Camoëns, il essayait vainement de ramener sa pensée à l'auteur des *Lu-siades*, dont l'épitaque mélancolique résume la destinée :

Ci-gît :

Louis de CAMOENS,

Prince des poètes de son temps.

Il vécut pauvre, misérable, et mourut de même.

Eternel errant à travers le monde et les fortunes diverses, il était revenu finir sur un gra-

bat d'hôpital, après avoir doté son pays d'un trésor poétique que nul conquérant ne pouvait lui arracher.

Il avait connu toutes les déceptions, toutes les souffrances, toutes les détresses ; pourtant une étoile avait brillé dans sa nuit sombre : cette inconnue, célébrée dans ses vers, toujours aimée, jamais nommée, sur laquelle s'était vainement évertuée la curiosité ingénieuse des biographes...

Grande dame ? citadine ? villageoise ?...

Ressemblait-elle à une petite paysanne de l'Estramadure, dont la joliesse menue attirait comme un bibelot fragile ?

A une de ces boutiquières coquettes dont la réserve patriotique commençait à fondre aux œillades des jeunes officiers ?

Ou bien à cette figure hiératique, apparue au milieu de la tourbe soldatesque, tenue en respect par son seul regard ?

Devant elle, lui qui avait pour les femmes un dédain tout oriental, il s'était senti petit garçon, plus intimidé que devant le général Bonaparte lui-même, à leur première rencontre dans les sables du désert.

... C'était après le dernier assaut de Saint-Jean-d'Acre, « cette bicoque » arrêtant la fortune du vainqueur des Pyramides en Orient, « seul théâtre des grandes choses ».

A cette heure, il avait dû ordonner la retraite, et, à pied, comme ses soldats démontés, il cheminait, l'âme lourde, doutant de son génie, de son destin, de la prédiction demeurée dans son esprit depuis son enfance...

En Corse, à un baptême, où il était parrain,

avec une fillette de son âge, une Mauresque, diseuse de bonne aventure, rencontrée dans la campagne, leur avait prédit un trône à tous deux ; et sa jeune commère avait conclu, logique :

— Alors, c'est que nous nous marierons ensemble.

Il ne l'avait plus revue... et il avait épousé Joséphine.

Néanmoins, ce souvenir ne s'était pas effacé, et, devant les premières étapes de sa prodigieuse ascension, il songeait parfois :

— Pourquoi pas ?

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux !

Ne semblait-il pas marqué du signe des grands conquérants ?

Et il reculait !

Devant cette mer de sables, où les canons s'enlisaient, les futurs « grognards » commençaient à grogner. Cafarelli était tué, Lannes blessé, les chevaux réquisitionnés pour les invalides ; et l'écuyer du général en chef lui ayant demandé quel cheval lui réserver s'était attiré une réplique foudroyante :

— Tout le monde à pied, moi le premier. Ne connaissez-vous pas l'ordre ? Sortez !

On campait tant bien que mal, près de Tentura. L'abattement était complet. Renfermé dans sa tente, Bonaparte remâchait l'herbe amère de la désespérance...

Le rêve était fini ; l'avenir entrevu, un mirage ; et il se raillait lui-même de sa crédulité...

... Des cris, des exclamations, des piaffements...

Ses secrétaires : Junot, Bourrienne, arrivent tout effarés...

Une ambassade marocaine est là, demandant à lui être présentée.

Entouré d'une escorte brillante de fils du Désert, un cavalier lui présentait une lettre et un coursier magnifique :

— De la part de ma maîtresse.

La lettre était signée *Anita*.

C'était sa commère de jadis qui, enlevée par des corsaires et devenue la favorite du sultan du Maroc, se souvenait de son petit compagnon dont le nom prestigieux était arrivé jusqu'à elle et qui lui envoyait ce présent (1).

Il arrivait bien !

En achevant sa lecture, Bonaparte était transfiguré.

C'était la réponse du Destin !

Redressant la tête comme s'il y plaçait déjà la couronne des rois lombards, il caressait le bel animal : un petit arabe nerveux qui balayait le sol de sa longue queue et inclinait devant lui sa crinière blanche.

— Son nom ?

— *El Borak*.

C'était le nom de la monture du Prophète.

Le jeune général sourit à celui qui l'amenait : beau garçon, à peu près de son âge, qui n'avait d'un Oriental que le costume et les fines attaches avec des yeux bleus, un teint clair.

(1) Historique.

— Tu n'es pas Marocain ?

— Non, général ; mon père était chrétien et je le suis aussi.

Sa mère seule était Mauresque. C'était elle qui avait rencontré, en Corse, les deux enfants objets de cette singulière prédiction. Depuis, elle était devenue favorite de la favorite et son fils avait été élevé avec le propre fils du sultan et chargé déjà d'importantes missions,... mais jamais aussi flatteuses !

Ses yeux brillants d'admiration disaient la sincérité de son hommage.

Le futur César en fut touché.

Ce messager du Destin lui semblait déjà conjurer le mauvais sort. Il s'exprimait facilement, paraissait intelligent, instruit.

Ce serait un interprète utile.

Fixant sur lui son regard d'aigle, Bonaparte demanda :

— Changerais-tu ta maîtresse pour un maître ?

— Si le maître était le général Bonaparte : oui.

— Alors, c'est dit. Junot, vous prendrez ce garçon avec vous.

Puis, pour faire honneur au cadeau de la sultane, il se mit en selle et fit le tour du camp, au bruit des acclamations.

Toute l'armée avait repris confiance avec son chef.

C'est ainsi que le capitaine Paul était entré au service de Napoléon.

Quand sa mère vit revenir la mission sans lui, avec une lettre bien tendre pour celle qui l'avait élevé, mais pleine d'enthousiasme pour

son nouveau chef et son nouveau métier, elle demeura longtemps songeuse.

Lui aussi allait donc repartir dans cette Europe où les épouses et les mères ne peuvent rester dans l'ombre du harem ; où leur amour est insuffisant pour retenir les cœurs volages...

Celui de son enfant serait-il moins léger ?

Oublierait-il aussi sa pauvre « *movi* » (maman) ?

Hélas !

Elle relut ses lignes touchantes, y appuya passionnément ses lèvres ; et, avec un mélange de fatalisme oriental et de foi chrétienne, elle fit un signe de croix et murmura :

— C'était écrit !

IV

Assise à son métier, dans sa chambre, la chanoinesse travaillait à une tapisserie au petit point, merveille de coloris et de délicatesse, dont les fleurs semblaient éclore sous ses doigts fuselés. Cependant cet ouvrage n'absorbait pas uniquement sa pensée... Parfois, elle s'arrêtait, l'aiguille en suspens, le menton appuyé sur sa longue main pâle, une vague mélancolie au fond de son regard pensif...

Elle songeait.

A qui? A quoi?

Eternel problème, mystère décevant, même avec ceux que l'on croit connaître le mieux et dont la nature s'extériorise volontiers... Paroles ou silence ne sont souvent qu'un rideau difficile à soulever...

C'était le cas de M^{lle} de Vardas, et son propre père pouvait-il se flatter de lire sur ce front très pur, mais aussi impénétrable que le marbre?

Entre lui et son aïeule, elle avait été élevée tendrement, mais fermement. Elle avait un tempérament plutôt rétif qu'il lui avait fallu apprendre à vaincre; et ses ardeurs refoulées s'étaient reportées vers l'étude et la religion,

comblant les aspirations de son esprit et de son cœur.

A seize ans, elle était une des plus jolies, des plus instruites et des plus pieuses parmi les héritières autour desquelles évoluaient les prétendants. Mais ni son père ni sa grand'mère ne semblaient pressés de la marier...

Était-ce sentiment égoïste et un peu exclusif de parents jaloux redoutant la séparation? Pourtant, il ne se manifestait guère, dans leurs manières plutôt froides et presque contraintes, devant la fillette dont le baiser paternel effleurerait à peine les cheveux d'ébène et que son aïeule n'embrassait jamais.

Pour retrouver le souvenir d'une caresse, il lui fallait plonger dans les arcanes de sa mémoire enfantine : réalité? mirage? rêve? comme le décor lumineux, le ciel sans nuage, les parfums capiteux, dépassant encore les délices de Cintra.

Elle avait une compagne très chère, dernière fille du marquis de Pombal qui, un instant, avait voulu la marier à son favori, bien que proche de la cinquantaine. Il avait décliné cet honneur ; et, devenue comtesse de Sampayo, la mère de Sancha était morte peu après sa naissance, la confiant à son amie dont elle était la filleule.

M^{lle} de Vardas avait perdu sa grand'mère, et cette fin, cependant prévue, avait eu sur son caractère une répercussion tragique. Depuis lors, on ne l'entendit plus rire et on la vit rarement sourire. Peu après, elle avait sollicité l'autorisation paternelle pour entrer dans un couvent.

Mais, bien que gêné visiblement en présence de sa fille, M. de Vardas ne pouvait supporter son absence ; et, devant sa détresse, elle se résigna, lui demanda simplement d'écarter tout projet matrimonial. Il y consentit volontiers, et, pour lui faciliter près de lui la vie conventionnelle, il obtint, pour elle, un titre de chanoinesse, lui conférant celui de « Madame » et toute la liberté d'une femme mariée, en même temps que la quiétude d'une moniale, libérée des obligations mondaines.

Depuis lors, leur vie s'écoulait, sans heurt, sans à-coup, dans une mutuelle sécurité,... non une mutuelle confiance, et il y avait toujours entre eux un mur invisible...

Au reste, lui semblait absorbé par la politique ; elle, s'occupait de bonnes œuvres ; mais elle tenait la première place dans ses pensées, comme lui dans ses prières, et bien peu de choses pouvaient compter à côté !

... Cependant, à cette heure, était-ce seulement à lui qu'elle songeait ?

Une autre figure qui lui ressemblait vaguement, en plus jeune, venait s'interposer, devant l'image paternelle, avec une insistance dont elle était troublée, presque humiliée... Que lui voulait cet étranger ? Il lui avait rendu service en prenant sa défense ; il s'était montré courtois et discret ; c'était bien : il n'y avait pas là de quoi se monter l'imagination comme une pensionnaire ?

Pourquoi donc n'avait-elle parlé de cette rencontre ni à son père ni à son confesseur, qu'elle allait visiter ce jour-là et qui, devant sa préoccupation visible, lui en avait demandé le motif,

s'enquérant affectueusement si elle avait de nouveaux soucis?

Elle avait répondu : « Non » en toute sincérité. Pourrait-elle en faire autant aujourd'hui? et ne devrait-elle pas lui confier cette inexplicable agitation?

Naturellement, elle n'avait même pas cherché à savoir quel était ce capitaine Paul. Roturier? aventurier? Français? étranger? Dans le creuset de ses armées, Napoléon fondait bien des métaux, et l'alliage n'était pas rare, s'incorporant à l'or pur.

Comment classer cet inconnu dont le nom ne semblait qu'un prénom, mais dont l'allure souple, la tournure élégante rappelaient le beau gentilhomme qui était son père à elle?

... On frappa doucement à la porte et un frais minois se montra sur le seuil :

— Je ne vous dérange pas, marraine?

— Jamais. Entre donc, que l'on t'admire!

Une ravissante toilette à la dernière mode de Paris faisait valoir la gracieuse personne qui vint tendre son front à la chanoinesse.

— Je suis contente de te revoir ici, Sancha ; tu es un rayon de soleil pour ce vieil hôtel morose.

— Et moi donc, marraine ! Loin de vous, je perdrais le sourire !

— ... Que tu rends à mon père.

— Il lui va si bien ! On dit que mon grand-père, lui-même, ne pouvait y résister... et pourtant il faisait trembler tout le monde. Vous l'avez connu, vous, marraine?

— Dame ! puisque j'étais l'amie de ta mère.

— Méritait-il sa réputation ?

— Un homme d'Etat ne peut plaire à tout le monde ; le peuple l'a bien jugé en le surnommant « le Grand Marquis », répondit-elle simplement.

« Richelieu au petit pied », entré, comme lui, aux affaires par la protection de la reine et devenu premier ministre, Pombal s'était montré aussi inflexible que son illustre devancier, marchant à son but « avec un cœur de fer » et ne s'en laissant détourner ni par la crainte ni par la pitié.

Après le tremblement de terre de Lisbonne qui avait détruit une partie de la capitale, il s'était borné à répondre au roi affolé demandant que faire :

— Enterrer les morts. Songer aux vivants. Fermer les portes.

Et il avait rebâti la ville.

Sous son impulsion vigoureuse, « on avait vu sortir du tombeau : marine, commerce, agriculture, industrie, finances » ; il avait dompté les factions, décapité la noblesse, maté l'Angleterre, aboli l'esclavage et rendu l'autorité royale plus indépendante.

Mais l'abandon de Mazagan, l'exil des Jésuites, les démêlés avec le Saint-Siège, la répression sanglante des complots et l'emprisonnement ou l'exil de milliers de victimes mettent une tache à cette dictature d'un quart de siècle qui s'était terminée par une condamnation.

Aussi sa petite-fille observa tristement :

— Au couvent, on évitait de prononcer son nom ; ou bien l'on faisait un signe de croix,

comme pour le diable. Un jour, une « nouvelle » refusa de s'asseoir à côté de moi en disant : « Le grand-père de M^{lle} de Sampayo a fait trancher la tête de ma grand'mère. » C'était la petite-fille de la marquise de Tavora.

— Oui ; je sais. Il y avait eu attentat contre le roi ; la répression fut terrible. Il y a parfois de cruelles nécessités. Mais le marquis de Pomбал avait fait sa paix avec Dieu, comme avec le Saint-Père ; et tu peux être fière de lui, ma chérie.

— Tout de même, marraine, c'est plus doux d'entendre bénir un père comme le vôtre !

Une ombre glissa sur le beau visage pensif :

— Il faut aimer les siens, malgré leurs fautes, en s'efforçant de les réparer et ne s'inspirant que de leurs belles actions. Il n'est guère de famille sans tache, de vie sans erreur.

— Si, marraine : la vôtre. « M^{me} la chancelière de Vardas. » Au parloir, on me regardait avec envie ! Et j'étais tentée de tirer la langue aux plus jalouses !

Elle riait à ce souvenir.

— Enfant !

— J'ai vingt ans, marraine !

— Pas pour la raison !

— Que voulez-vous, marraine ! vous êtes si grande que, près de vous, on se sent toujours petite. Puis, quand on n'a plus de maman, il faut bien que notre ange gardien descende un peu du ciel ! C'est l'impression que vous me donnez. Si j'étais en danger, si j'avais une grosse peine, c'est sous votre aile que je vou-

drais me réfugier... J'en voulais presque à mon tuteur de m'avoir envoyée loin de vous. Et si vous étiez partie... !

Elle frissonnait à cette supposition ; et, d'un geste maternel, la chanoinesse attira la jolie tête brune contre sa joue.

— J'aimais ta mère comme une sœur et tu es un peu ma nièce.

— Alors, je peux vous demander quelque chose ?

— Sans doute.

— Je voudrais bien être dispensée de la réception de la duchesse d'Abrantès ?

C'était la première et toutes les notabilités y étaient conviées.

— Mon père compte t'y emmener ?

— A votre défaut ; mais si vous consentiez à l'accompagner... ?

— Tu aimes pourtant le monde ?

— Pas le monde français.

— Presque toute la ville y sera.

— Vous l'approuvez ?

— Puisque c'est l'avis de mon père ?

— Ou plutôt de M. Pinto.

— Il est de bon conseil et doit avoir ses raisons.

— Celle de la peur.

— Sancha !

— Mettons de la prudence... Elle convient mieux aux cheveux gris.

— Quelle patriote ! Je ne te croyais pas si grande haine des Français ! Mon père te reprochait même d'admirer leur empereur ?

Confuse, elle déclara :

— Mieux vaut ennemi vaillant qu'ami tiède.

— ... Et qui a le grand tort de ne pas savoir se faire aimer ! Pauvre garçon ! il paraît cependant très épris et serait désolé de ton absence.

— Tant pis !

— Est-ce lui que tu veux éviter ?

— Pas lui seul...

Elle hésitait un peu ; mais, devant le regard interrogateur, elle se décida :

— Nourrice m'avait engagée à n'en rien dire, pour ne pas mécontenter mon tuteur ; mais, pendant mon séjour chez elle, il nous est arrivé une aventure...

Tout d'un trait, elle lui conta l'histoire de la dame inconnue en glissant sur son compagnon...

— Nous ne nous doutions pas de qui il s'agissait ; et, en recevant ses remerciements, nous avons été stupéfaites ! Seulement, si elle reconnaissait la villageoise Sanchette au bras du marquis de Vardas...

Était-ce seulement la maréchale qu'elle redoutait ?

— Tu as bien fait de me prévenir. J'expliquerai la chose à mon père et il décidera.

— Il ne me grondera pas ?

— Mais non !

— Et il ne m'emmènera pas au palais ?

— Prévenu, ce serait sans importance ; et la maréchale, qui est femme d'esprit, ne ferait qu'en rire.

Sancha ne répondit pas, partagée entre la crainte et le désir d'une autre rencontre...

Était-ce avenu plus difficile?

Mais elle n'en dit rien à son « ange gardien ».

* * * * *

Le capitaine l'avait-il oubliée davantage?

Certes non ! seulement elle n'occupait plus uniquement son esprit.

Au milieu de ses jeunes camarades, prolixes sur leurs aventures, comme dans la solitude de la petite maison de Belem où il était cantonné, une double image s'imposait aussi à son souvenir, et pas plus que le sourire malicieux de la jeune paysanne, il ne pouvait effacer le profil gravé de la noble dame.

L'une, avec sa joliesse, son enjouement, sa fragilité même, éveillait l'idée d'une source fraîche après le désert aride ; et il se sentait attiré vers elle, comme le voyageur fatigué vers l'ombre du palmier et la fontaine murmurante dont elle avait les notes cristallines.

Elle semblait toute jeune, avec sa petite taille, ses formes menues, son ingénuité de pensionnaire ; et c'était double charme, passé la trentaine, de respirer fleur printanière, parfois négligée de la vingtième année, avec ce sentiment de protection virile et tendre, dignité de l'époux et du père.

Tout autre était celui qu'il ressentait pour la chanoinesse. Bien qu'ayant pris vigoureusement sa défense, elle lui semblait de celles que l'on doit servir à genoux et qui sont faites pour décerner les couronnes.

Puis il y avait encore en elle un attrait qu'il ne pouvait analyser... Dans l'expression grave

et un peu mélancolique de son visage, il avait cru entrevoir toute cette magie de l'Orient, soulevant son voile pour lui rappeler son enfance, et, derrière la silhouette vêtue de noir qui pénétrait dans l'église, une autre, drapée de blanc, restée au-delà des mers.

Au retour, il s'était enquis de la chanoinesse de Vardas. C'était la fille unique du « mardomamor », grand personnage, peu favorable aux étrangers, dont l'hôtel était proche du palais ; et, quand il passait devant, le jeune officier ne pouvait s'empêcher de lever les yeux vers les fenêtres closes...

A Belem, il était voisin de l'établissement des Enfants Assistés et avait rendu quelques services à la Supérieure, au début de l'occupation, en lui épargnant des exigences excessives.

Un jour, il était venu lui apporter la promesse d'une petite subvention, qui serait très bienvenue, et l'attendait dans le parloir en feuilletant une *Vie de sainte Rosemonde*, surnommée « la plus belle rose du monde » par un prince marocain captif qui, pour l'amour d'elle, s'était converti et avait pris l'habit religieux, au temps de don Henriquez, fondateur de la dynastie. Dans tous les siècles, n'y a-t-il pas des êtres lumineux capables d'entraîner les âmes dans leur rayonnement ?

Des cris joyeux l'attirèrent à la large baie ouvrant sur le préau.

Des grappes d'enfants se pressaient autour d'une femme qui leur distribuait friandises et caresses, avec un sourire qui en doublait le prix.

Et, tout ému, le capitaine reconnut la chanoinesse.

Ne se croyant pas observée, elle avait un abandon charmant qui semblait ravir les marmots, familiers avec elle comme des moineaux pillards ; et, pour consoler un petit, bousculé par les autres, elle le prit dans ses bras d'un geste maternel, comme avec Sancha, et appuya sa joue contre celle qui était toute mouillée de larmes.

Et l'officier se prit à envier ce petit bonhomme.

Comment, avec un cœur si tendre, avait-elle vécu sans amour ?

V.

La chanoinesse accompagnait son père à la réception de la duchesse d'Abrantès. En véritable hidalgo, il avait jugé plus digne de ne pas se targuer du service rendu et dispensé sa pupille de paraître.

En était-elle contente ou non ?

L'âme féminine est passablement compliquée, ses contradictions assez déconcertantes.

Délivrée du souci d'une reconnaissance intempestive, la jeune fille n'y songeait pas sans regret, et, derrière sa jalousie, elle regardait d'un œil d'envie marraine et tuteur monter dans le lourd carrosse armorié, pour traverser la place qui les séparait de la résidence royale, devenue celle du vainqueur, où se pressaient des femmes élégantes, des uniformes chamarrés, des aiguillettes dorées rehaussées du ruban rouge...

Les années de campagne comptent double, mais pas aux yeux des femmes ; et, en dépit de l'arithmétique, elle eût difficilement admis que l'officier d'état-major pût être l'ainé du grave conseiller se dirigeant vers le palais et dont la déconvenue probable la consolait un peu de la sienne propre.

Il ne lui avait jamais plu beaucoup ; mais,

à cette heure, il lui déplaisait tout à fait, considérant sans bienveillance sa mine blafarde, son allure chafouine qui ne gagnaient pas à la comparaison...

Son tuteur vantait ses qualités solides ; sa marraine elle-même lui rendait justice, avec plus de réserve ; il serait un mari de tout repos ! A vingt ans, est-ce ce que l'on cherche dans le mariage ?

Orpheline très jeune, sans autre famille que celle de Vardas, la petite-fille du marquis de Pombal n'avait pu s'épanouir librement dans l'atmosphère conventuelle ni dans celle du foyer également austère. Elle n'avait pas eu de frères, sœurs, cousins, amies même, une certaine suspicion arrêtant les effusions entre compagnes ; et, bien que chérissant la chanoinesse de tout son petit cœur aimant, c'était avec une nuance de tendre vénération maintenant forcé-ment les distances.

Sa nourrice, plus compréhensive peut-être malgré sa simplicité, disait parfois :

— Il lui faudrait de la gaiété... et c'est la seule chose qui lui manque !

La trouverait-elle avec un mari ?

Assurément pas avec le conseiller Pinto !

... Brusquement, Sancha se rejeta en arrière... Était-ce son regard qui était venu la relancer derrière son abri ?

Non ; et celui qui était monté vers elle ignorait certainement sa présence à l'hôtel de Vardas.

Pourquoi donc l'avait-il ainsi troublée ?...

Etranger, inconnu, ennemi même, pourquoi occupait-il sa pensée ? Pour quelques phrases

échangées, un sourire de bonne humeur, moins que rien !

Mais un rien qui répondait à ses secrètes aspirations...

Elle ne l'aimait pas, assurément ! Mais elle aurait été toute disposée à l'aimer.

~ * ~ * ~ * ~ * ~ * ~ * ~ * ~ * ~ *

En face, la réunion était aussi nombreuse que choisie. Les uniformes français dominaient et l'élément national ne faisait pas défaut autant que l'on aurait pu s'y attendre d'un peuple fier et jaloux de son indépendance.

Mais on n'était plus au temps des grands héroïsmes, des réserves hautaines ; la crainte, l'intérêt l'emportaient ; et la flagornerie, qui est de toutes les époques, s'étalait, sans pudeur, dans les adresses, pétitions, hommages.

Le discours du haut commerce, revêtu de trente-cinq signatures, en donnait la mesure :

La bienfaisance est la vertu la plus sublime et celle qui rapproche le plus l'homme de la divinité. Jamais cette vertu ne s'est montrée plus au jour qu'à l'arrivée inattendue de Votre Excellence. C'est une nation tout entière que vous êtes venu sauver des difficultés les plus cruelles... Nous sommes heureux du choix que le grand Napoléon a fait de Votre Excellence.

... Daignez donc, encore une fois, recevoir la protestation de notre reconnaissance... *La divinité même* accepte l'encens qui lui est offert.

La noblesse n'était pas restée en arrière et

l'exemple de M. de Vardas avait été suivi.

Au reste, Junot et sa femme se mettaient particulièrement en frais pour ces hôtes de marque, reçus jadis à l'ambassade et dont il s'agissait de réaliser la conquête, plus importante encore que celle du territoire.

Femme du gouverneur général faisant fonction de vice-roi, la duchesse d'Abrantès pouvait jouer à la « petite reine », selon la remarque malicieuse de Napoléon, et elle s'appliquait à « gagner les cœurs comme son mari les batailles », cachant son esprit et rentrant ses griffes, redoutés même des salons parisiens.

Elle témoignait beaucoup de considération à la chanoinesse dont la présence très rare était fort commentée, lui présentant les officiers supérieurs et ceux de l'état-major. Le capitaine Paul était parmi eux et il s'inclina devant la noble dame sans avoir l'air de la reconnaître.

Elle y fut sensible et prêta une oreille complaisante à son éloge :

— C'est un des aides de camp préférés de mon mari. Il est aussi lettré que brave et aussi modeste que désintéressé : aimant la gloire pour elle-même et n'ayant pas d'autre ambition.

Bien que généralement assez distante, la chanoinesse le considérait avec bienveillance et accepta son bras pour aller au buffet.

Ils échangeaient des banalités et il l'écoutait avec une émotion singulière.

Sa voix aux tonalités un peu sourdes en évoquait une autre lointaine... Ce n'était pas la même langue ; c'était la même note grave de contralto à la fois caressante et gutturale...

Était-ce extraordinaire? Disséminée sur le vaste monde, l'humanité se répète forcément, et chacun doit avoir son double sous une latitude ou l'autre, sans autre lien que l'ancêtre commun. Coïncidences, ressemblances physiques ou morales sont aussi naturelles que fortuites ; ce qui n'empêche pas d'être frappé de certains mots, certains gestes.

Accoudée à une petite table, attendant un sorbet, la noble dame avait la pose familière à la mère regardant son fils,... sauf la longue main brune sortant de la blanche « gandoura ».

— Vous êtes discret, capitaine, dit-elle avec un sourire : il paraît que ce n'est pas votre seul mérite, selon la maréchale.

— Elle est trop indulgente.

— Ce n'est pas sa réputation : son jugement n'en a que plus de prix.

— Il ne faut croire que la moitié du bien... et du mal.

— Je ne saurais oublier mes propres obligations.

— Un simple sergent en eût fait autant à ma place.

— Il y a la manière, et le tact, la délicatesse sont aussi appréciables que rares.

Il s'inclina sans répondre.

Négligemment, elle le questionnait sur ses campagnes, les pays parcourus, les villes entrevues, les impressions éprouvées... Ni rustre ni pédant, il savait voir, comprendre, admirer, et son élocution facile ne nuisait pas à sa bonne mine.

Malgré sa maturité, il gardait l'enthousiasme de la jeunesse, sans l'air fatigué, maussade,

blasé de ceux qui ont brûlé la chandelle par les deux bouts ou lui ont mis un éteignoir.

Comparé à Pinto, qui s'avavançait avec M. de Vardas et le maréchal, il paraissait dix ans de moins, bien qu'il eût dix ans de plus.

Cachant ses mains sous ses manchettes, le légiste au ton mesuré, à l'attitude obséquieuse, était aux antipodes du fier soldat qui n'avait jamais connu la peur.

On discutait des questions de politique générale :

— Avouez que, depuis le marquis de Pomбал, le royaume n'était plus gouverné, observait Junot. Les hommes de valeur : don Fernandez, M. de Souza, vous-même, monsieur de Vardas, n'étiez-vous pas sans influence, à côté d'un Lobato?

C'était un simple valet de chambre de don Pedro qui avait gagné et conservé sa confiance, malgré le mépris général.

— Alberoni avait commencé comme lui, insinua le conseiller.

— Les princes sont soumis aux mêmes faiblesses que leurs sujets, rectifia le vieux gentilhomme ; elles ne sauraient dispenser les peuples de la fidélité ni les enfants du respect.

La chanoinesse s'était levée pour lui présenter son compagnon qu'il salua courtoisement, mais froidement, et le jeune officier demeura également sur la réserve...

Quand il put le faire sans affectation, il se retira discrètement avec Pinto qui lui servait d'obligeant cicerone, au milieu de toute cette noblesse remontant aux premiers conquérants.

— Oh ! vous savez, il y en a de moins loin-

taine ! M. de Vardas, qui paraît si grand seigneur, doit son titre actuel à la faveur de Pom-
bal qui a dû intervenir aussi pour ouvrir à sa
fille les portes du chapitre noble.

Il avait un ricanement silencieux, un regard
torve ; et, au contact de ses doigts visqueux,
le fier soldat eut la sensation désagréable d'une
chenille sur son uniforme.

* * * * *

Le maréchal avait été satisfait du succès de
la réception. Avec beaucoup de bienveillance,
il se flattait de désarmer les rancunes et d'ame-
ner la classe éclairée à mieux apprécier ce code
Napoléon qui tendait à devenir le code eu-
ropéen.

Fort habilement, Pinto entretenait cette
illusion :

Ici, comme en France avant 89, la bourgeoi-
sie : légistes, savants, lettrés, était un peu trop
sacrifiée à l'aristocratie, et, en s'appuyant sur
elle, on pourrait amener une fusion désirable,
d'autant que les plus intransigeants avaient
suivi la famille royale et qu'il ne restait guère,
à Lisbonne, que des éléments modérés disposés
à se rallier, comme M. de Vardas.

Sa présence avait été d'un excellent effet
et le conseiller se vantait volontiers de la part
qu'il y avait prise ; son influence ne pourrait
que gagner à certains projets d'alliance, pas
encore officiels, mais qui doubleraient son au-
torité dans la noble maison ; et Junot lui avait
fait espérer un titre de baron de l'Empire, ou
la croix pour mettre dans la corbeille.

Sa femme était beaucoup moins favorable à ce personnage équivoque. Sans autre raison que son intuition féminine, elle se défiait de cette face blême et qui lui semblait fort capable d'un double rôle. Plus d'une fois elle avait tenté, sans y réussir, de mettre son mari en garde, et ce jour-là encore elle était revenue sur ce sujet, en achevant de déjeuner en tête à tête.

— Je ne sais ce que tu peux avoir contre un homme qui nous a rendu de réels services et qui a une oreille partout, objectait Junot, agacé.

— ... Un pied aussi.

— Il nous est très utile.

— Contre sa patrie.

— Non ; en comprenant ses intérêts véritables.

— Je préférerais un ennemi loyal.

— Enfin ! nous avons besoin de renseignements !

— On paye les espions ; on ne les décore pas. Je serais humiliée, pour de braves officiers comme le capitaine Paul, de voir le même ruban sur la poitrine de cet individu louche.

— Tu voudrais le réserver aux militaires, moi aussi ; mais puisqu'il récompense également les services diplomatiques...

— La diplomatie a bon dos !

— Pinto appartient à la Bazoche qui en est l'école, ... et l'étude du Droit n'implique pas forcément la droiture ! ... Je le sais par expérience : j'y ai passé.

— Aussi tu en es sorti.

— Parce que je redoutais moins les balles que les boules noires.

— Pour lui, ce serait le contraire ; et avec le nom qu'il porte... !

— Il n'est pas le premier petit neveu d'un grand oncle ! plaisanta le maréchal..., et, pour nous, c'est préférable ! Je ne me souciera pas de te voir passer par la fenêtre du palais, comme la pauvre gouvernante d'alors, bien que parente du roi d'Espagne !

Cependant, tout en affectant d'en rire, il ne tenait pas absolument pour nuls les avis de la maréchale et il y songeait encore lorsque le capitaine Paul demanda s'il pouvait le recevoir. C'était son favori et un peu l'enfant de la maison. Il tenait une lettre de M. de Vardas qui, en fort bons termes, lui exprimait ses remerciements du service rendu à sa fille et y joignait une invitation à dîner.

Le gouverneur général se frotta les mains :

— C'est un succès qu'il ne faut pas négliger ! La pénétration réelle se fait par les vieilles familles qui s'ouvrent aux jeunes officiers. Ils peuvent y rencontrer de la jeunesse, s'y plaire, y plaire... Pinto m'a parlé d'une jeune personne qui doit avoir des amies?... Et si je réussissais où l'empereur à échoué... !

Il riait...

La maréchale observait le trouble du jeune homme :

— Vous connaissiez donc la chanoinesse de Vardas, avant votre rencontre dans mon salon ? demanda-t-elle négligemment.

Avec beaucoup de simplicité, il lui conta l'incident du quartier Santa-Anna ; mais il était

visible qu'il lui avait laissé une certaine impression...

Quand il se fut retiré, avec l'approbation et les encouragements de son chef, ce dernier dit gaîment à sa femme :

— Voilà qui doit te rassurer ? L'hôtel de Vardas est certainement le quartier général occulte de Lisbonne, et s'il s'y passait quelque chose nous aurions là un observateur capable de contrôler les dires de Pinto.

— Oui, murmura-t-elle ; à condition de ne pas avoir un bandeau sur les yeux.

.

C'était ce soir-là que le capitaine était attendu à l'hôtel de Vardas.

Il y pensait depuis le matin et jamais amoureux n'apporta plus de soin méticuleux à sa toilette, vérifiant sa tenue, rectifiant un faux pli et ne trouvant pas ses bottes assez brillantes, à la stupéfaction de son ordonnance, Ali, enfant du Désert comme lui, qui l'avait suivi dans toutes ses campagnes et n'avait jamais vu son capitaine aussi nerveux.

Il éprouvait à la fois un trouble et une allégresse qu'il ne pouvait s'expliquer lui-même. Pas plus vers la chanoinesse que vers toute autre — sauf peut-être une petite paysanne sans importance, — il n'était attiré par cet aimant qui détraque les meilleures boussoles et entraîne parfois le plus fier à sa perdition, ... et il n'aurait pas été plus heureux en courant à un rendez-vous d'amour.

Pourtant, il n'était pas amoureux?

D'abord, sans être très versé dans les choses religieuses, il devinait bien que cette croix d'argent et le titre qui y était attaché devaient être infranchissable barrière ajoutée à toutes les autres, mais cette conviction même lui donnait plus de quiétude, et, la jugeant inaccessible, il pouvait s'abandonner impunément au charme de cette figure hiératique.

Sans autre femme dans sa vie qu'une mère démente, il en subissait la nostalgie, pas assez chrétien pour reporter aux pieds de Marie l'hommage des anciens paladins, qui lui consacraient leurs exploits.

A cette heure, il sentait bien qu'il ne se battrait pas seulement pour la gloire, mais pour un suffrage autrement précieux que celui de la maréchale.

... En franchissant le seuil de l'hôtel de Vardas, il était ému comme un collégien. Pourvu qu'il se présente correctement! qu'il ne commette pas de maladresse! qu'il n'oublie pas quelque règle de cette étiquette mondaine plus redoutable que le code militaire ou le code civil et qui vous marque d'un ridicule plus indélébile que le fer rouge!

Le cercle de l'empereur était-il plus imposant?

On lui fit traverser de vastes salons au fond desquels il se trouva en présence de la chanoinesse et de son père qui l'accueillirent avec beaucoup de bienveillance.

Un autre couple se tenait un peu en arrière...

— Vous êtes en pays de connaissance, dit le marquis en faisant les présentations...

Encore plus qu'il ne le supposait ; et, en entendant nommer M^{lle} de Sampayo avec le conseiller Pinto, le capitaine avait dû réprimer un mouvement de saisissement.

Mais il était homme de bonne compagnie, et, pas plus que devant la chanoinesse, rien ne laissa supposer une rencontre précédente, capable de susciter commentaires ou jalousie.

Au reste, le principal intéressé ne paraissait guère y songer, prodiguant amitiés, compliments au nouveau venu qui, à son avis, devait être un paratonnerre pour la noble demeure et lui permettre d'y combiner, sans risques et périls, les petites machinations dans lesquelles il excellait.

Quant à la crainte d'un braconnier sur ses terres, elle ne l'effleurait même pas.

Au reste, l'attitude des jeunes gens était d'autant plus réservée qu'ils étaient moins à leur aise, et, bien que toutes les femmes soient naturellement comédiennes, Sancha, malgré ses petits succès de pensionnat, trouvait le rôle singulièrement épineux.

Elle répondait par monosyllabes, rougissait au souvenir d'Abrantès jeté dans la conversation, et c'était surtout la chanoinesse qui donnait la réplique aux trois hommes.

A propos de l'église Santa-Anna, on vint à parler de Camoëns et le capitaine demanda incidemment s'il avait des descendants ?

— En ligne masculine, non, répondit Pinto ; mais une légende plus ou moins authentique prétend qu'il aurait laissé une fille d'une Indienne épousée à Goa ; et, si la chose était prouvée, M^{lle} de Sampayo aurait quelques

gouttes du sang de Camoëns, par une arrière-grand'mère.

Le marquis eut un mouvement d'irritation :

— Ne répétez donc pas ces sottises !

— Ce serait illustration de plus.

— A vos yeux, peut-être ? Mais pour un hidalgo... !

Il y eut un léger froid...

La chanoinesse approuvait-elle cette déclaration orgueilleuse ? et qu'aurait-elle dit, si elle avait pu supposer être à côté du fils d'une Mauresque ?

Décidément, il serait plus digne de s'abs-
tenir...

Et il prit congé, avec la ferme intention de ne plus revenir.

VI

Derrière lui, il avait laissé un certain trouble.

En le revoyant sous son toit, la chanoinesse en avait éprouvé une joie douce et paisible dont elle ne pouvait songer à s'alarmer, bien que cette sympathie soudaine ne lui parût pas autrement justifiée. Elle n'avait aucune tendance aux emballements irréfléchis et demeurait plutôt sur la réserve avec les nouvelles figures. A peine ses familiers étaient-ils plus libres avec elle, sauf Sancha qu'elle traitait en enfant gâtée.

Pourquoi cet inconnu, cet étranger l'intéressait-il particulièrement? Mais elle se sentait presque en confiance avec lui! Pourtant ils n'avaient échangé que des propos mondains, des réflexions banales!

Pas si banales! et ne suffit-il pas parfois d'un mot, d'une intonation, d'un geste pour révéler des affinités secrètes, une harmonie insoupçonnée?

Evitant les allusions irritantes au présent, il était allé chercher dans les arcanes du passé des souvenirs glorieux susceptibles de rappro-

cher vainqueurs et vaincus, chevaliers d'autrefois et soldats d'aujourd'hui, et, lettré lui-même, le marquis avait pris plaisir à rencontrer en lui un lettré, comme Stendhal, Paul-Louis Courier, etc., qui ne négligeaient pas d'enrichir leur herbier de toutes les fleurs rencontrées sur leur route.

Plusieurs opinions discrètement émises avaient un écho dans l'esprit de la noble dame et elle avait cru voir glisser une ombre sur son front, au jugement paternel qui lui avait fait baisser le sien.

Evidemment, elle ne le connaissait pas encore beaucoup ; mais il était de ceux que l'on aimerait à mieux connaître.

Reviendrait-il ?

Sancha se le demandait aussi, avec un mélange d'espoir et d'appréhension.

Sans doute il n'avait pas eu l'air de la reconnaître et elle en avait été soulagée d'un grand poids,... mais un peu vexée aussi. N'avait-elle été, pour lui, qu'une petite paysanne sans conséquence, à peine honorée d'un coup d'œil, dont on ne se souvient plus le seuil passé ?

Tant mieux !

Ou bien, en galant homme, s'était-il montré simplement discret, comme avec sa maraine ?

Cette version lui semblait préférable.

De toute façon, elle pouvait être tranquille et n'avait aucun reproche à craindre... que de sa conscience, un peu inquiète de cette innocente complicité.

C'était une petite conscience très droite qui avait horreur du mensonge et de tout ce qui pouvait y ressembler. Elle n'eût pas été faite pour la diplomatie et, sans la recommandation de sa nourrice, elle n'eût jamais celé cette aventure à son tuteur.

Sa marraine en était instruite... en partie... Pourquoi son aveu n'avait-il pas été plus complet et ne lui avait-elle rien dit de ce qui la préoccupait davantage?

Cette légère dissimulation n'en était pas moins regrettable et pouvait la faire mal juger de celui qui en était l'objet. S'il allait la croire peu franche?... ou se figurer des choses flatteuses pour son amour-propre, à lui, mais un peu humiliantes pour elle?

Non, ce n'était ni un bellâtre ni un fat, et sa marraine elle-même lui témoignait une considération particulière.

Son tuteur aussi, du reste.

Son ralliement serait-il sincère? Après avoir conquis la péninsule ibérique et les héritiers des hardis conquistadors dont il semblait un peu parent, Napoléon allait-il le conquérir aussi?

Pourquoi non?

On parlait pour Junot du titre de vice-roi, et il avait déjà une petite cour où ses officiers auraient leur place à côté des vieilles familles... Au temps de la domination espagnole, il y avait eu des alliances mixtes parmi les ancêtres de Sancha,

Leur petite-fille y serait-elle plus réfractaire?

Et la blanche épousée qui lui apparaissait

vaguement sous le voile vapoureux ne s'appuyait pas au bras de Rodrigues Pinto...

Il portait si mal son nom belliqueux !

Et dire qu'il osait aspirer à sa main !

Elle n'avait jamais été très bien disposée pour lui ; mais, à cette heure, elle éprouvait un sursaut de révolte à cette seule idée et répétait avec énergie :

— Jamais ! jamais ! jamais !

En attendant, qu'allait-elle faire vis-à-vis du capitaine et de sa marraine ?

Il n'y a pas deux façons d'être vraie. C'est tout ou rien. Puisqu'elle avait commencé, elle devait achever sa confession.

... En l'écoutant, la chanoinesse ne fit aucune réflexion... Un peu surprise de ce rapprochement, elle n'était pas sans remarquer un certain embarras dans les explications de sa filleule, moins indifférente qu'elle ne voulait le paraître à cet inconnu de la veille, dont elle ne pouvait prononcer le nom sans rougir...

Qu'avait-il donc en lui pour troubler les imaginations et les cœurs ? Mais il ne fallait pas laisser celui de Sancha s'égarer ! Parce qu'il n'y avait jamais eu de roman dans sa vie, M^{lle} de Vardas ne le proscrivait pas de celle des autres et elle comprenait fort bien que le conseiller Pinto ne réalisât pas absolument l'idéal d'une jeune fille, bien que ce fût prétendant de tout repos, selon son père.

Sans doute, ce n'était pas un parti à dédaigner pour une orpheline sans fortune, les biens de son grand-père ayant été confisqués ; mais son tuteur la dotait généreusement et

la chanoinesse n'aurait pas d'autre héritière.

Pinto ne l'ignorait pas et son désintéressement était plus apparent que réel.

Un autre eût-il été plus sincère?

Il ne faut pas encourager les chimères...

Et, posément, sans avoir l'air d'y attacher d'importance, la chanoinesse déclara :

— C'est une coïncidence, voilà tout ! Et la discrétion de cet officier, à ton égard comme au mien, indique un homme de bonne compagnie, s'il t'a reconnue, ce qui n'est pas sûr.

— Vous croyez, marraine?

Elle avait un petit air vexé des plus amusants...

La noble dame réprima un sourire :

— Entre une petite paysanne et M^{lle} de Sampayo, il y a un abîme... comme entre elle et un officier de Napoléon, qui ne saurait l'oublier plus que toi.

Elle ne répondit pas... et sa marraine, prudente, ajouta simplement :

— Inutile de t'en préoccuper ; il a déposé sa carte et il est probable que nous ne le reverrons plus.

.....

Elle ne croyait pas si bien dire.

Très virilement, le capitaine s'était tenu à sa résolution. Il avait rendu bon compte de sa visite au maréchal, mais ne l'avait pas réitérée.

Il lui en avait coûté beaucoup.

Plus fortement qu'il ne le supposait, une double image s'imposait avec une intensité sin-

gulière, sans qu'il pût discerner laquelle tenait la première place.

La beauté grave de la chanoinesse lui inspirait une admiration émue ; ses moindres paroles, un respect attentif ; mais il était beaucoup plus intimidé devant la joliesse de Sancha et son ramage d'oiseau...

Il ne se l'expliquait pas lui-même.

À quoi bon ? puisqu'il ne devait plus les revoir ?

Et il soupirait.

Dans cette demeure seigneuriale dont il ne franchissait le seuil qu'avec une certaine appréhension, tout s'était montré accueillant : le cadre et les hôtes ; même ce vieillard majestueux et un peu distant, d'une urbanité parfaite. Au lieu d'une atmosphère de glace, il avait eu cette impression de bien-être, presque d'intimité, où l'on se sent « chez soi ». Seule la face blême, quoique souriante, de Pinto lui causait un léger malaise...

— Vous aviez là un bon introducteur, lui avait dit le maréchal, sans y entendre malice ; il est de la maison, et il paraît qu'il doit épouser M^{lle} de Sampayo.

Le capitaine n'avait pas répondu ; mais il avait ressenti un grand choc...

Cette gracieuse enfant ne méritait-elle pas mieux que cette figure déplaisante et dont les qualités étaient plutôt négatives ?

Pinto avait la chance d'être jeune et il mettait un bonnet de nuit sur cette jeunesse que l'on voudrait retrouver au fond de sa cantine ; c'était un compatriote et il s'alliait aux étran-

gers ; enfin c'était un familier de la noble famille et il n'y passait pas le plus clair de son temps, cherchant même des distractions moins délicates, selon la chronique scandaleuse dont s'égayaient les jeunes officiers !

En effet, la gravité de ses fonctions et celle affectée dans ses habits et ses propos ne s'étendait pas à ses mœurs, et le sévère conseiller hantait tripots et mauvais lieux, dans des compagnies suspectes.

Le capitaine en était indigné.

Ce n'était pas un puritain ; son origine orientale, son éducation première le rendaient fort indulgent à cet égard ; mais le contact de certains êtres d'élite est purificateur, et, entre ces deux femmes si pures, une pensée moins chaste lui semblait une profanation.

Le plus fâcheux, c'est qu'il ne pouvait éviter cet odieux personnage qui lui prodiguait force amitiés et que ses fonctions multiples appelaient fréquemment à la résidence du gouverneur. Il avait su s'y rendre indispensable par sa compétence dans toutes les matières : arsenal des lois, questions financières, économie politique, généalogie et fortune des familles, il était au courant de tout, et les plaisantins affirmaient qu'il devait avoir dans sa poche un plan de campagne ou de réorganisation de l'armée. En tout cas, on pouvait le consulter utilement pour un marché avec l'intendance, les ressources d'une province et les tares secrètes d'une illustre maison. Les malveillants prétendaient même que son influence... et ses profits étaient dus en grande partie à la crainte qu'il inspirait, son silence étant payé aussi cher que sa recomman-

dation. Mais s'il fallait croire tous les malveillants...

Le capitaine, plutôt sceptique et ennemi des commérages, leur accordait-il plus de créance? Son antipathie y trouvait-elle sa justification? Mais le conseiller en était pour ses avances. Seule une froide politesse lui répondait et il ne faisait pas plus ses frais que chez la maréchale.

Trouvait-il plus d'indulgence ailleurs?

Il s'en flattait au moins et déclarait d'un air avantageux :

— En amour comme en guerre, il faut se faire craindre pour se faire aimer.

Et il frottait ses longues mains osseuses avec une onction presque menaçante.

VII

— On ne vous a pas vu hier, capitaine?

Le doux reproche gagnait encore dans la jolie bouche ; et le coupable, confus, s'excusa sur les exigences du service qui aujourd'hui retenaient le conseiller.

Elle y parut fort indifférente et déclara, gentille :

— Vous savez, je n'étais pas seule à vous regretter, à Cintra ; mon tuteur, qui est si fier de ses jardins, aurait voulu vous les montrer lui-même et il a été fort déçu en recevant votre billet.

— M. Pinto a dû lui expliquer qu'il n'y avait pas de ma faute ?

— Oui ; mais la journée n'en a pas moins été morose et la partie d'échecs sans entrain.

— Qui a gagné ?

— M. Rodrigues. Il est habile à profiter des défaillances de l'adversaire.

— C'est assez naturel ; et c'est à l'adversaire d'être sur ses gardes.

— Voilà ! il ne faut pas être distrait !

Elle riait, avec un peu de malice, tout en arrangeant des fleurs dans un vase...

Il n'y a pas qu'aux échecs qu'il est prudent de bien garder sa reine, et les cavaliers avancent par bonds.

Celui dont elle n'entendait plus les éperons sans émoi avait fait beaucoup de chemin depuis Abrantès ! Il était devenu familier de la noble maison où elle n'était pas seule à lui faire fête.

En dépit de ses préventions contre les Français, le marquis lui témoignait une bienveillance particulière et ne pouvait plus se passer de lui. Pinto le déléguait souvent en son lieu et place, sans que personne parût s'en plaindre ; Sancha ne cachait pas le plaisir qu'elle en éprouvait, et, seule, la chanoinesse montrait quelque réserve.

C'était elle cependant qui l'avait rappelé, et, sans son invitation personnelle et pressante, eût-il jamais repassé le seuil de la porte ?

Mais la plus sage résolution pouvait-elle tenir devant ces flatteuses avances, appuyées par l'ordre formel de son chef ?

On croit aisément ce que l'on désire, et le maréchal jugeait extrêmement souhaitable la liaison entre les modernes conquérants et les héritiers des anciens conquistadors.

— Il ne faut pas négliger des relations utiles à tous égards pour les intérêts des deux pays. L'adhésion de M. de Vardas est des plus importantes : elle en amènera d'autres et découragera les malintentionnés. Votre présence ne peut que la confirmer et démentir les bruits fâcheux répandus sur son compte.

En effet, sous le calme apparent, on sentait toujours une certaine fermentation, et la dissolution de la Junte, l'embargo sur les cotons n'avaient pas été sans provoquer le mécontentement de l'aristocratie et du haut commerce.

La police de M. de Novion avait eu vent d'un vaste complot, mais elle ne pouvait parvenir à en saisir les fils ni à en connaître les chefs.

Le nom du « mardomamor » avait été prononcé ; mais le capitaine avait protesté encore plus chaleureusement que Pinto. Rien ne paraissait justifier cette accusation, ni dans les propos ni dans l'attitude du vieux gentilhomme. Il ne cachait pas son attachement pour ses anciens souverains, comme l'eût fait un conspirateur, et c'était un esprit ouvert à tous les progrès, toutes les évolutions profitables à sa patrie ; et peut-être serait-il capable de servir Napoléon comme il avait servi Pombal.

Le gouverneur écoutait ces considérations politiques avec complaisance ; la maréchale, avec un léger sourire.

Les femmes devinent aisément une influence féminine... Elle ne s'en alarmait pas autrement, puisqu'elle pouvait servir les intentions de son mari et celles de l'empereur lui-même au point de vue diplomatique et matrimonial. Le prestige de l'uniforme était assez grand pour suppléer à la fortune et à la naissance. Avec les premiers bruits de divorce, ne parlait-on pas d'une archiduchesse pour le petit officier corse ?

Le fils de Thamo ne voyait ni si loin ni si haut !

Sa résistance vaincue, il s'était abandonné au courant, avec l'inconscient fatalisme de sa race : « C'était écrit ! »

Puisque le Destin complice l'avait poussé par les épaules, il ne cherchait plus à se débattre et

se laissait doucement captiver par ce mirage qui n'avait rien de décevant, du moment où il ne rêvait rien derrière...

Sans illusion et sans espoir, il trouvait, dans cette constatation même, une sorte de quiétude douloureuse et reposante à la fois. Devant la vitrine d'un bijoutier, on peut avoir la tentation d'un diamant ; on n'a pas celle de décrocher une étoile au ciel,... seulement on peut jouir de son pur éclat !

Tout homme a besoin d'un idéal dans sa vie ; il l'avait voué à Napoléon et s'apercevait qu'il ne lui suffisait plus ! Maintenant, deux formes féminines encadraient son autel... Il ne les séparait plus, dans son culte aussi fervent, bien que très différent, et la présence presque constante de la chanoinesse, loin de lui être importune, ajoutait à sa sérénité. Malheureusement elle semblait ne pas absolument la partager, et c'était le seul point noir, point d'interrogation de cette délicieuse intimité.

Y était-elle réfractaire, hostile ?

Alors, pourquoi avait-elle rappelé le jeune officier ?

... Elle ne s'était pas résignée sans répugnance et avait fait valoir toutes sortes d'objections.

La politesse rendue n'était-elle pas suffisante ? et des relations plus suivies ne pourraient-elles avoir des inconvénients, prêter aux commentaires ? compromettre la réputation d'une jeune fille ?... troubler son imagination ?...

Sans la regarder, M. de Vardas avait répondu de façon dubitative.

— Vos raisons ont leur valeur ; les miennes

sont plus impérieuses ; et Pinto lui-même est absolument de cet avis.

— C'est peut-être imprudent de sa part ?

— Vous y veillerez ; d'ailleurs, M^{lle} de Sampayo est fille de race et ne saurait déroger... plus que vous-même.

Elle ne répondit pas et il ajouta plus doucement :

— Je conçois que cette nécessité vous soit déplaisante ; mais il est des cas où il faut oublier ses préjugés. Songez que l'intérêt de l'État... et peut-être la vie de votre père sont actuellement en jeu. Écrivez.

Elle avait dû obéir, le cœur tremblant,... et ce n'était pas seulement angoisse filiale...

Malgré sa réserve, plus grande à mesure que l'intimité devenait plus étroite, elle ne résistait pas beaucoup plus que lui-même à l'attraction singulière de cet inconnu de la veille, pas beaucoup plus connu le lendemain.

Jamais il ne parlait de lui, de son passé, de sa famille, et naturellement personne n'y faisait allusion, pressentant quelque douloureux mystère. Plus d'un fils d'émigré... ou de terroriste se cachait parfois sous un simple prénom dans les armées impériales.

Bien que très fier de sa généalogie, M. de Vardas semblait s'en embarrasser fort peu... et sa pupille pas du tout ! Pourquoi se serait-elle montrée plus réfractaire ? Et, puisque chacun lui en donnait l'exemple, pourquoi ne pas céder au penchant de son cœur ?

Pinto ?

Il ne s'en embarrassait guère ! et elle encore moins !

Le capitaine y songeait-il davantage?

Peut-être! Et, arrêté devant une superbe corbeille de fleurs, qui faisaient pâlir les siennes, il ne put s'empêcher de murmurer :

— C'est presque un bouquet de fiancée!

Elle eut un joli rire perlé et dit gaîment :

— C'est ma marraine qui a fêté ainsi ma majorité!

En dépit de son stoïcisme, il eut un soupir de soulagement et répondit, tout hilare :

— En vérité, on ne le croirait guère!

— Vous me trouvez trop enfant?

— Au contraire! A mon avis, une femme ne l'est jamais assez!... C'est peut-être parce que je suis très vieux! —

— Vous!

— Dame! je suis contemporain du maréchal... et de l'empereur!

— Il y a des titres qui écrasent! Un capitaine, ça sonne jeune!

— Ça vaut mieux que l'avancement, alors! Amusée, elle déclara :

— L'âge n'y fait rien! C'est le caractère qui compte. Dans ses bons jours, mon tuteur est moins vieux que M. Rodrigues.

— Comme tuteur, c'est très bien; mais s'il voulait épouser sa pupille?

— Il aurait encore plus de chances que Basile!

Le nom semblait si bien s'adapter au personnage que le capitaine ne put réprimer un sourire; mais, hochant doucement la tête, il observa :

— Chacun ses travers! et Rosine choisit-elle mieux?

L'arrivée de la chanoinesse donna un autre tour à la conversation, enjouée ou sérieuse, ne laissant pas deviner le trouble des cœurs.

Mais, le marquis ayant emmené le jeune homme dans la bibliothèque, Sancha resta un instant silencieuse, un peu mélancolique, puis elle vint s'asseoir aux pieds de sa marraine et, posant ses mains jointes sur ses genoux :

— Votre corbeille de fleurs est bien jolie... mais vous ne vous doutez pas de ce qu'il y avait dedans?

— Quoi donc, ma chérie?

— Le bonheur de votre petite Sanchette...

— Comment cela?

— Il paraît qu'elle ressemble à un bouquet de fiancée...

— Alors?

— Alors, mon Dieu! pourquoi pas?

— Qu'est-ce qui a bien pu te décider?

— Il ne faut pas grand'chose... Un soupir suffit parfois.

Bien que rassurée par cette solution imprévue, la chanoinesse en semblait plus surprise que charmée... Mais elle ne pouvait qu'approuver et dit simplement :

— Allons, tant mieux! puisqu'il a l'estime de mon père! Et j'espère que tu seras heureuse avec Pinto.

Mine confuse démentie par le regard brillant, elle répondit, radieuse :

— Oh! oui! très heureuse,... seulement... pas avec lui!

VIII

— Mon Père, je n'ai jamais eu tant besoin de vos lumières, de vos conseils... Je suis très inquiète, très troublée...

... Au lendemain de son entretien avec sa filleule, la chanoinesse était venue trouver le curé de Santa-Anna.

C'était son confesseur et son conseiller ; depuis la mort de sa grand'mère, elle avait toujours eu recours à lui dans les cas épineux ; il avait encouragé sa vocation et, devant l'opposition paternelle, c'était lui qui avait suggéré le moyen terme auquel on s'était rallié ; et M. de Vardas lui-même, en dépit de son scepticisme, ne lui en avait pas su mauvais gré.

Le Père Malagrida était parent du célèbre auteur du *Triple cordon d'amour*, qui, après avoir évangélisé le Nouveau Monde, avait été brûlé vif, en 1767, sous la tyrannie de Pombal.

Lui-même avait eu, en Afrique, beaucoup de succès dans son apostolat ; il l'avait payé par de longues années de captivité, et avait même failli le payer de sa vie, lors de la reddition de Mazagan. Rapatrié, il finissait ses jours à Lisbonne, où il exerçait son ministère avec beaucoup de dévouement ; et maintenant, perclus par l'âge et la maladie, il voyait encore péni-

tents et pénitentes se presser à sa porte, pour recueillir ses sages avis et suivre sa direction.

... Accoudé à son fauteuil, il écoutait le récit de la noble dame avec une attention profonde.

Depuis quelque temps, il avait remarqué en elle un certain trouble. Cette conscience lumineuse et sereine ne semblait plus avoir la même quiétude. Étaient-ce les deuils de la patrie, les événements politiques, quelque souci privé ou personnel qui altérerait la sérénité de ce beau visage paisible sur lequel il était si bien habitué à lire ?

Il se le demandait sans vouloir l'interroger, attendant son heure.

Avait-elle sonné ce jour-là ?

M. de Vardas, Sancha, le capitaine Paul ? Elle ne parlait que d'eux, lui exposant simplement le danger et les scrupules qui l'assaillaient vis-à-vis de chacun d'eux, ... sans un mot sur elle-même.

Il lui demanda, prudent :

— Avez-vous de l'amitié pour cet officier ?

— Beaucoup. S'il ne tenait qu'à moi, je serais heureuse de lui confier le bonheur de cette enfant que j'aime... Mais tout les sépare, hélas !

Elle avait répondu sans hésitation et avec une telle sincérité qu'il fut pleinement rassuré.

— Ne pouvez-vous le faire comprendre à votre filleule ?

— Non ; j'ai perdu toute influence à cet égard ; elle, si douce, est dominée par un sentiment impérieux qui la dresse contre moi, défiante, irritée, presque hostile.

— Jalouse ?

— De moi ?

— Vous pouvez fort bien lui porter ombrage.
— Avec mon âge, mon caractère, mon habit !
— Evidemment, ce sont folles imaginations !
mais qui peuvent nuire à votre autorité sur
cette petite tête exaltée. Votre père ou M. Pinto
en auraient-ils davantage ? Ce dernier, étant
donné ses projets, ne saurait-il écarter un rival ?
— Il ne semble pas en avoir le moindre souci.
Du reste, ce n'est pas ma première remarque :
on dirait qu'il se sent maître de la situation
et n'a besoin de se mettre ni en frais ni en
garde.

— Alors, rien à faire de ce côté. Il ne reste
que le capitaine... C'est un homme d'honneur,
m'avez-vous dit ?

— Avec plus de religion, il serait digne des
anciens paladins... et j'aurais désiré un frère
comme lui.

— Alors, pourquoi ne pas faire appel à sa
délicatesse ? lui confier vos craintes, lui montrer
le trouble qu'il pourrait apporter dans un jeune
cœur ? S'il mérite réellement votre estime, il se
retirera de lui-même ; et ce serait le meilleur
moyen sans trahir personne.

Elle hésita un instant :

— Voudriez-vous consentir à vous charger de
cette commission, mon Père ?

Il comprit son sentiment de réserve et ré-
pondit simplement :

— Pourquoi pas ?

* * * * *

Quelques jours après, dans la même petite
chambre aux murs blancs, dont les seuls orne-

ments étaient un crucifix de bois noir et une Madone aux couleurs vives, le prêtre recevait le soldat.

Il était venu, très intrigué, non inquiet ; la veille encore il avait passé la soirée à l'hôtel de Vardas, et si la chanoinesse avait l'air moins souriant, jamais Sancha n'avait été plus délicateuse...

On commençait à parler du divorce impérial, et un des convives, gentilhomme espagnol, de la maison de Guzman, le comte de Montijo, franchement rallié au roi Joseph, vantait l'alliance autrichienne préconisée par M. de Narbonne.

— L'archiduchesse Marie-Louise serait bien jeune ? observait la chanoinesse.

— Serait-ce une raison, dans un mariage politique ? rectifia M. le marquis ; et s'il n'y avait pas d'autre obstacle ?

— Evidemment, princesses et souverains font rarement des mariages d'amour ! dit le noble Castillan, ne se doutant guère qu'il serait le père d'une impératrice.

— Mais quand on aime, est-ce que le reste compte ? avait murmuré Sancha...

Et le capitaine en était resté très troublé...

Est-ce que vraiment cette enfant si pure pourrait le regarder autrement que comme un grand frère ? Est-ce que cette famille si ancienne pourrait accueillir un sans famille ?

Il repoussait cette chimère de toutes ses forces ; mais tout au fond de lui-même une voix insidieuse ne chuchotait-elle pas :

— Qui sait ?

... Il était fixé maintenant.

Et, effondré, il demeurait sur sa chaise, bras ballants, écoutant ce vieillard débile, cloué dans son fauteuil, devant lequel il se sentait plus faible qu'un enfant... Tout de suite, il avait été en confiance avec lui ; et, de son côté, le vieux missionnaire qui avait vu tant de gens et tant de choses avait été conquis par cette belle figure loyale et, rejetant les vains détours, avait abordé franchement la question :

— Vous êtes un honnête homme ; je vais vous parler en honnête homme.

Lui l'écoutait, attentif, immobile, silencieux, le regard perdu, comme devant un mirage qui s'efface, disparaît...

Le rêve finissait, comme il devait finir ; il se l'était répété bien souvent...

Il n'en éprouvait pas moins une sensation d'effondrement et, machinalement, il cherchait un secours autour de lui...

Ses yeux troubles s'arrêtèrent un instant sur l'image de la Madone. Sous son voile d'or, elle semblait lui sourire, tandis que son Bambino jouait avec des fruits d'or...

Des limbes de sa petite enfance, il crut voir surgir pareilles figures, vers lesquelles le tendaient deux bras bronzés...

Et, dans cette détresse de l'homme fait implorant encore sa mère comme un petit enfant, il murmura le mot arabe :

— *Movi* (maman) !

Le Père Maladriga eut un mouvement de surprise :

— Africain ?

— Oui.

— Quel pays ?

— Maroc.

— Quelle ville?

— Azemmour, je crois... Du moins c'est là que j'ai passé mes premières années ; puis ma mère m'a emmené à la cour du sultan où j'ai été élevé.

— Votre père était de ses officiers?

— Non ; mon père était chrétien... C'est tout ce que je sais de lui. Ma mère gardait le silence à son égard et je ne pouvais l'interroger... Du reste, ses idées n'étaient pas toujours très nettes... Mais elle tenait à la religion chrétienne qui était devenue la sienne ; et comme elle était en grande faveur auprès de Moulay-Mohammed, tout lui était permis...

Il s'arrêta, un peu gêné...

Le prêtre le regardait avec une acuité singulière...

Douterait-il de ses paroles?

Il eut une rougeur au front, à cette supposition injurieuse.

Mais lentement le missionnaire expliquait :

— J'ai été captif au Maroc, quand vous n'étiez pas encore né ; ensuite, j'ai été curé à Mazagan, avant l'abandon de la ville... J'y aurais même été massacré, sans l'intervention d'une femme, une Mauresque... Comment s'appelle votre mère?

— Thamo.

Les traits impassibles ne laissèrent deviner aucune émotion...

— Qui sait ? c'était peut-être elle ? dit-il simplement.

Rapproché par la coïncidence et l'intérêt bienveillant et compréhensif qu'il semblait lui

témoigner, le jeune officier se laissait aller aux confidences, racontant son histoire, ou du moins ce qu'il en savait.

Le prêtre pouvait-il combler les lacunes?

— Tout cela est bien obscur et pas très vraisemblable ! ajouta le narrateur avec un pâle sourire ;... et vous n'êtes pas obligé de le croire...

— Je n'en saurais douter.

— Alors, vous me plaignez un peu ?

— Je vous plains... beaucoup.

Resté seul, le vieillard demeura plongé dans une longue méditation.

Des ombres lointaines, des souvenirs abolis surgissaient de sa mémoire ; il revivait des heures douloureuses ou tragiques, à Mogador, Tanger, Mazagan...

Réduit en captivité, il avait connu, parmi les autres esclaves du sultan, un jeune homme qui l'avait particulièrement intéressé.

Emmanuel de Portes, de vieille famille portugaise, était né à Mazagan, la fière colonie qui, depuis près de deux cents ans, tenait victorieusement tête au Croissant.

Enlevé par des corsaires barbaresques pendant une promenade en mer, il n'espérait plus revoir les siens et, dans une grave maladie où il avait failli mourir, il avait été sauvé par une jeune Mauresque, Thamo, qui, pour l'amour de lui, s'était faite chrétienne et qu'il avait épousée devant le Père Malagrida.

Mais, une circonstance imprévue ayant rendu la liberté à son époux, elle avait été fort mal

accueillie par la famille très fière, et, mal défendue par celui qui eût dû être son protecteur, reléguée au fond de la maison, privée d'élever elle-même ses enfants, elle s'était sauvée avec celui qu'elle nourrissait encore ; et un voile, un petit chausson, retrouvés sur la plage, avaient fait croire à son suicide, avec le tout petit Pablo.

Était-ce donc une feinte ? et serait-ce le fils de Thamo qui était passé au service de Bonaparte ?

Il y avait là plus d'une probabilité ; mais le vieux prêtre était trop prudent pour ne pas attendre des preuves avant de lui laisser entrevoir pareil secret et il s'était borné à quelques paroles d'espoir et de paternelles consolations.

Elles pouvaient panser la plaie, non la guérir, et, pour la première fois, le pauvre amoureux en sondait la profondeur.

Amour, amitié, il lui fallait renoncer à tous deux, et c'était double souffrance, lui causant la sensation d'une double amputation.

Ne plus revoir Sancha !

Ne plus revoir la chanoinesse !

Lequel lui était le plus cruel ?

... Devant sa petite maison de Belem, son ordonnance l'attendait, la face hilare :

— Mon capitaine a une visite, ... une visite que toi pas attendre.

— Quelle visite ?

— Une dame...

Un large sourire découvrait ses dents blanches...

Une idée folle, impossible, effleura la cervelle enfiévrée du jeune officier...

Frémissant, troublé, il poussa la porte du

petit salon discret. Près de la fenêtre, une forme blanche, une main brune...

Sa mère?

Dans sa détresse, il ne songea même pas à s'étonner !

Comment était-elle venue? Pourquoi?

Peu importe !

Elle était là, juste au moment où il en avait tant besoin, et ses bras s'ouvraient pour le recevoir.

Faible comme un enfant, il s'y réfugia, appuyé à son épaule, cachant son mâle visage dans les plis de la « gandoura »...

Elle le berçait, doucement maternelle, avec cette intuition tendre suppléant au savoir et parfois même à la raison ; et sa voix profonde et grave éveillait un cher et douloureux écho dans le cœur meurtri.

IX

C'était bien Thamo qui avait sauvé le Père Malagrida.

Tandis qu'on la croyait morte, elle s'était sauvée avec son tout petit dans la direction d'Azemmour...

Simple créature, aux sentiments primitifs mais profonds, toute sa vie tenait dans son amour pour son mari et ses enfants.

Elle avait aimé ce compagnon d'esclavage pour son joli visage, ses manières douces, et surtout sa faiblesse. Plus robuste et plus énergique, elle avait été, pour lui, la maman qu'il appelait au moindre bobo ; et, lorsqu'elle l'avait vu condamné par le « toubib » (médecin), elle avait eu pitié de son agonie solitaire et était allée s'asseoir à son chevet, posant sa main bronzée sur son front brûlant, avec des paroles consolantes, égrenées comme un rosaire. Sa présence pouvait-elle écarter la mort ? En eut-il l'intuition ? Mais il se cramponna désespérément à elle, en suppliant :

— Ne me quitte pas !

Et elle ne l'avait plus quitté.

Elle s'était donnée à lui tout entière, épousant sa religion, pour être unis au ciel comme sur la terre ; et, malgré son indolence orientale,

capable de tous les héroïsmes pour son époux.

Lui en était touché et se laissait adorer comme un sultan, y répondant autant que le permettait sa nature égoïste ; mais un sourire, une caresse n'y suffisaient-ils pas, avec cet être dévoué ne respirant que pour lui ?

Puis, impulsif et irrésolu, il avait besoin, près de lui, d'une âme mieux trempée, pour le retenir ou le soutenir ; et, sans l'avouer, il trouvait en elle la force qui lui manquait.

Elle l'aidait à supporter une captivité dont il ne prévoyait plus la fin, mais qui s'était considérablement adoucie.

Attaché au service des jardins du sultan, qui leur accordait un intérêt passionné, il avait mérité sa faveur particulière par d'heureuses innovations et un goût très sûr. Trouvant en lui un esprit cultivé, d'excellentes manières, Moulay-Mohammed avait pris plaisir à causer avec lui et bientôt il l'avait élevé au rang de secrétaire, lui témoignant une grande confiance et l'emmenant dans tous ses déplacements : à Marrakech-la-Rouge, Meknès-la-Sainte, Fez-la-Savante.

Un beau jour, il lui offrit sa liberté.

A quelles conditions ?

Thamo ne chercha pas à le savoir ; elle voyait son mari transporté de joie et ne demandait qu'à la partager, prête à le suivre partout et à lui dire : « Ton pays sera mon pays, ... ta famille sera ma famille... », comme elle avait adopté son Dieu.

Mais, quand elle franchit le seuil de la demeure des Rosa, la réception fut plus que froide.

Elle apportait cependant un tout petit en

offrande ; et une jolie fillette se cramponnait à sa « gandoura ».

Leur vue ne put suffire à dérider les visages sévères...

Pierre éprouvait autant d'indignation que de surprise.

Comment son frère, ce beau gentilhomme, fier, élégant, avait-il pu oublier ainsi ce qu'il devait à sa race et à lui-même ?

Pour cette étrangère, cette intruse, il n'avait que mépris et colère. La supporter dans sa maison lui était intolérable et il le lui faisait bien voir !

La grand'mère n'était pas plus indulgente.

Femme de grand mérite et de vertu austère, elle n'était pas seulement la mère d'Emmanuel, mais de Pierre, dont elle partageait toutes les rancunes...

Elle opposa une barrière de glace à cette bru indésirable et daigna à peine effleurer de ses lèvres le front tendu de la fillette qui la regardait de ses grands yeux veloutés.

Plus âgée de quelques années, elle se considérait déjà comme un personnage important, à côté de son petit frère qu'elle chérissait et embrassait à tout propos. L'air réfrigérant de sa grand'mère ne parut pas l'impressionner autrement ; et quand on passa dans l'appartement réservé à la nouvelle famille, elle prit délibérément la main ridée qui ne se retira pas.

Bientôt on fut inséparables.

Volontaire et fantasque comme son père, Lida était aussi une ensorceleuse à laquelle il était bien difficile de résister. Sa grand'mère ne l'osa même pas.

Elle avait toujours désiré une fille ; cette petite lui en apportait l'illusion et elle en jouissait intensément...

Seulement c'était au détriment de la mère.

Reléguée avec son nourrisson au fond du logis, elle faisait la sieste une partie de la journée, en roulant des cigarettes et pleurant silencieusement.

Passée insensiblement sous une autre tutelle, sa fille ne lui appartenait plus ; et, cire molle, comme le sont parfois à cet âge les plus rebelles, elle subissait l'empreinte nouvelle, la séparant chaque jour davantage de la pauvre « movi ».

Habitudes, langage, toilette, tout se modifiait,... le petit cœur aussi, et Thamo pouvait-elle reconnaître « la chair de sa chair » dans cette petite étrangère, avec une « taille » à l'espagnole remplaçant la souple gandoura ?

Alors elle serrait plus étroitement son nourrisson dans ses bras, en murmurant :

— Est-ce que, toi aussi, tu ne connaîtrais plus ta « movi » ?

Le père, souvent lointain, était plutôt flatté de la métamorphose de la jolie fillette, sans s'inquiéter de la détresse maternelle qu'il ne songeait même pas à consoler,... oubliant presque son ménage qui tenait désormais bien peu de place dans sa vie.

Et, sauf le Père Malagrida, devenu curé de l'Assomption, qui avait baptisé ses enfants, nul n'avait pitié de la pauvre abandonnée. De quoi pouvait-elle se plaindre ? Elle n'avait qu'à se laisser vivre et son nourrisson lui était suffisante occupation. Mais quand il serait sevré... ?

La laisserait-on l'élever, insouciant des règles de l'hygiène et de la civilité, sauvageon ni émondé ni redressé, à côté de sa sœur si fine déjà?

Evidemment non.

Quand le poupon ne pourrait plus en souffrir, on écarterait peu à peu la mère...

... Mais, un beau jour, on ne trouva plus ni l'un ni l'autre.

Devant la menace imminente, Thamo s'était sauvée et l'on ignorait ce qu'elle était devenue.

Si elle était partie seule, on s'en serait facilement consolé!

Mais elle avait emporté cet héritier mâle, espoir et continuateur de la race, et l'on demeurait atterré.

Les recherches furent vaines et il fallut conclure au suicide.

C'était bien la fin d'une telle sauvage!

— Ou d'une malheureuse affolée que l'on avait poussée à bout! avait observé sévèrement le Père Malagrida.

... Cependant Thamo n'était pas morte.

Avec la ruse, la ténacité, l'énergie désespérée qui se révèlent chez les êtres les plus passifs sous l'impulsion d'une passion violente, la mère farouche, galvanisant l'épouse assoupie, avait tout préparé, machiné, truqué, sans hésitation ni défaillance. Comment avait-elle réussi à se glisser hors du logis, de la ville, sans donner l'éveil? Comment avait-elle pu marcher, marcher, sur la route d'Azemmour, pendant plusieurs lieues, se nourrissant de quelques dattes et nourrissant son fils de sa mamelle épuisée?...

Ses forces l'avaient abandonnée, son lait se

tarissait ; elle était tombée dans un fossé, ne pouvant aller plus loin, quand un ânier, attiré par les cris du pauvre affamé, avait été ému de pitié et, ramassant les tristes créatures, les avait placées sur sa monture et ramenées avec lui à Azemmour.

Ils devaient avoir l'âme chevillée au corps, car ils étaient revenus à la vie ; mais la raison de la mère était demeurée fugitive et ses propos incohérents ne permettaient pas de l'interroger bien utilement.

Cet état avait ses avantages en pays musulman et la mettait à l'abri de toute enquête, les fous jouissant de tous les privilèges et pouvant aborder familièrement le sultan lui-même.

Lorsqu'il visita cette citadelle reconquise, si près de celle qu'il lui restait à conquérir, Moulay-Mohammed ne refusa pas d'entendre Thamo.

Elle lui prédit le succès de son entreprise et y aida peut-être par des indications utiles.

Aussi lui accorda-t-il une faveur particulière et était-elle bien connue dans l'armée.

Le sultan lui avait donné la maison à la rose, mais elle n'avait pu y retrouver sa raison ni son cœur, flottant dans le sillage de la flotte portugaise...

Elle avait suivi Moulay-Mohammed à sa cour, avait rempli certaines missions secrètes avec une rare intelligence et n'avait vécu que pour son fils, lui cachant jalousement sa naissance, avec la crainte instinctive qui lui avait fait prendre la fuite de Mazagan.

Elle n'avait plus que lui ; elle voulait le garder.

X

Thamo était venue en ambassadrice.

L'Orient — qui avait vu le « Sultan Kébir » (Sultan de Feu : surnom du général Bonaparte) ébranler les vieilles Pyramides — ne demeurerait pas indifférent à sa marche à travers le monde et aux bords formidables rapprochant ce dangereux voisin, dont la griffe puissante s'était déjà fait sentir à l'Islam.

L'Espagne, le Portugal : étaient-ce dernières étapes? et ne serait-il pas capable de franchir encore le bras de mer qui le séparait du sol africain?

Le Maroc se trouvait le premier exposé et, délivré de l'occupation portugaise, ne se souciait pas de recevoir la visite d'une flotte française, portant de nouveaux conquérants.

L'héritier de Moulay-Mohammed tenait au territoire reconquis et à sa paisible possession. La diplomatie n'ayant pas mal réussi à son aïeul, il estima prudent et sage d'employer le même moyen pour assurer le vice-roi de son amitié et solliciter la sienne.

Une lettre écrite à cet effet avec toute la duplicité orientale, il chercha un messager aussi sûr et aussi subtil que jadis Emmanuel de

Portes et, à l'instigation de la sultane, sa mère, il en chargea celle de Pablo qui en avait déjà rempli plus d'une et que la présence de son fils au quartier général rendrait certainement moins suspecte.

Ce n'était pas son premier voyage en Europe ; elle connaissait l'Italie, la Corse ; mais jamais elle n'était venue jusqu'à Lisbonne et n'abordait qu'avec une sorte de crainte superstitieuse le pays de son mari et de son beau-frère.

De celui-ci, elle n'avait plus rien à craindre, mais de celui-là ? Vivait-il encore ? Qu'était-il devenu ? Était-il puissant ? redoutable ?

Mais Pablo n'avait même pas entendu prononcer ce nom, et, rassurée, elle ne songea plus qu'au bonheur de revoir son fils. Elle en jouissait intensément, et lui-même, dans son désarroi moral, éprouvait une véritable douceur de la présence du seul être qui l'eût réellement aimé.

Il lui consacrait tous les instants que lui laissait son service et n'était plus retourné à l'hôtel de Vardas, sans que le maréchal le trouvât mauvais.

Au reste, la situation s'était subitement aggravée et les relations étaient devenues plus tendues.

Toutes sortes de pronostics fâcheux trahissaient une sourde effervescence : la statue du roi Joseph I^{er} avait tourné d'elle-même sur son socle, pour ne pas voir défiler les troupes impériales ; une poule avait pondu un œuf portant l'inscription : « Mort aux Français ! »

Et, bien que Junot y eût répondu spirituel-

lement en en faisant distribuer d'autres sur lesquels était gravé par le même procédé : « Le premier œuf a menti », la première impression l'avait emporté dans les masses populaires.

Les fêtes de Pâques s'étaient passées sans incident.

La Fête-Dieu serait-elle aussi calme ?

C'était une solennité aussi importante pour la population de Lisbonne et des environs qui s'y préparait fiévreusement avec autant d'ardeur que d'émulation. On sortait les plus riches tentures, on étrennait les toilettes neuves, on dévastait les jardins pour faire un tapis de fleurs à la procession d'une splendeur inouïe, se déroulant à travers les rues entre les rangs d'une foule compacte, sous les regards des balcons fleuris et les rayons du soleil printanier caressant les fronts,... échauffant les cervelles... Avec le clergé, la cour, l'armée, la magistrature, toutes les notabilités y étaient représentées, et c'était spectacle cher au peuple qui se pressait sur son passage, foule compacte, houleuse, où la moindre étincelle pouvait provoquer l'incendie.

Perdus dans cette multitude hostile, les Français pourraient bien y être écrasés et rien ne serait plus favorable à quelque attentat dont Junot était souvent menacé...

La prudence conseillait d'éviter une manifestation de cette envergure et les incidents qui pouvaient en découler.

Mais ne serait-ce pas avouer des craintes qui, pour être justifiées, ne pouvaient ajouter au prestige des vainqueurs dont l'infériorité

numérique avait été compensée, jusque-là, par la folle audace?

— Ce serait une reculade! affirmait Pinto.

Bien que sa police n'eût encore rien découvert, M. de Novion se montrait plus circonspect; et, la veille encore, on ne savait si l'autorisation serait maintenue.

A l'hôtel de Vardas, la perplexité n'était pas moins grande et le trouble y régnait de toutes les manières.

La retraite subite du jeune officier, dont une seule personne connaissait le motif réel, n'avait pas été sans éveiller les commentaires: M. de Vardas y avait vu tout naturellement une marque de défiance, d'autant plus inquiétante qu'elle était justifiée; Sancha comprenait bien que c'était la suite de son imprudent aveu. Pourquoi sa marraine, si indulgente d'ordinaire et compréhensive, l'avait-elle été si peu en cette circonstance?

Elle n'était pas autrement favorable au conseiller et témoignait au contraire beaucoup d'estime au capitaine. Avec son appui, étant donné les bonnes dispositions de son tuteur, la jeune fille s'était flattée d'obtenir facilement le consentement de ce dernier, et elle éprouvait une véritable déception, nuancée de quelque rancune.

Elle n'était plus une enfant! Déjà l'amour la faisait femme; et, pour le prouver aux autres et à elle-même mieux que par des plaintes ou des larmes, elle notifia résolument son congé au malencontreux prétendant.

Ce serait la meilleure réponse... et le départ de l'un ramènerait peut-être l'autre?

Pinto ne protesta pas autrement. Croyait-il à un simple caprice? Il se borna simplement à déclarer au marquis mécontent :

— Je serais désolé de renoncer à un espoir qui me rapprochait de votre famille dont *rien* ne m'est étranger ; mais, si M^{me} la chanoinesse daigne m'accorder son appui, les choses pourraient s'arranger?

Si l'on pouvait seulement obtenir un délai de cette petite rebelle, les événements travailleraient peut-être pour le soupirant éconduit. Une restauration monarchique, dont il serait un des premiers artisans, augmenterait son prestige ; et, s'il n'était pas encore suffisant, au moins permettrait-elle de trouver, pour lui, des satisfactions honorifiques et pécuniaires capables de compenser ses déboires matrimoniaux.

L'autorité de la chanoinesse pourrait certainement modifier la décision de sa filleule. Le voudrait-elle?

Pinto semblait fort tranquille à cet égard et ce fut sans nul embarras qu'il lui soumit respectueusement sa requête.

Elle l'écouta froidement et répondit, très grave, qu'en pareille matière elle ne pouvait réussir où son père avait échoué, fût-elle disposée à une tentative condamnée d'avance.

— Permettez-moi d'en douter, Madame ; et si vous daigniez m'accorder votre appui, comme je le sollicite *humblement*?...

Il appuyait sur ce mot ; mais l'accent était impérieux, le regard menaçant...

Elle ne parut pas le remarquer et déclara, très ferme :

— Le rôle des parents est d'éclairer la reli-

gion de leurs enfants, pour les engager ou les dissuader, non les contraindre ; et je ne saurais peser davantage sur la résolution de ma filleule qui n'a rien de désobligeant pour vous, puisqu'elle songe à faire profession.

— Voilà une vocation bien subite !

— Je ne pourrais la blâmer de suivre mon exemple.

— Aurait-elle les mêmes raisons ? dit-il lentement.

— Quelles qu'elles soient, elle en est seule juge, et son confesseur serait plus qualifié pour la diriger à cet égard. Je ne puis donc que vous exprimer mes regrets personnels.

Elle inclina la tête pour couper court à l'entretien. C'était un congé.

Mais, au lieu de s'éloigner, il se rapprocha d'elle et dit sourdement :

— On pourrait chercher des causes secrètes à cette retraite soudaine !... Le monde est si méchant ! et si romanesque ! Amour contrarié, drame de famille, origine douteuse, ... toutes sortes d'explications, de suppositions viennent à l'esprit quand une héritière, comblée de tous les dons, renonce spontanément au mariage et au monde... Le même fait s'est produit, voilà une vingtaine d'années, pour une jeune fille, admise « par ordre royal » dans un noble chapitre. Les commentaires ne manquèrent pas ; et l'on affirma même que cette chanoinesse avait pour mère une Mauresque, ce que l'on ne voulait révéler qu'à Dieu.

Le front haut, elle l'écoutait très calme et demanda simplement, mais avec un souverain mépris :

— Croyez-vous m'apprendre quelque chose ? Interdit, il demeura muet...

Elle continua, sans élever la voix, avec une suprême dignité :

— Vous connaissez les faits ; les mobiles vous échappent et vous ne pouvez juger de mes sentiments. Vous croyez tenir mon père par la crainte d'une révélation susceptible de lui aliéner le cœur de sa fille ? Vous vous trompez.

— Vous savez ?

— Je sais tout ce que je dois savoir, par une bouche plus autorisée que la vôtre ; et mon respect filial n'en a pas été diminué.

Il la regardait, atterré.

Qui donc avait pu l'instruire ainsi ? Quand ? Comment ?

Le Père Malagrida peut-être ?... à l'heure de cette vocation ?... Mais que lui avait-il dit au juste ?

Lentement il demanda :

— Vous savez que votre père s'appelait Emmanuel de Portes ?

— Je le sais.

— Vous savez qu'il a livré sa patrie aux infidèles et encouru la malédiction de son frère ?

— Je le sais.

— Vous savez que, par son abandon, il a causé la mort de votre mère et de votre jeune frère ?

— Je le sais.

Exaspéré de son impuissance, il était en proie à une rage froide...

— Je n'ai donc rien à ajouter ; mais le monde est moins instruit, et le scandale...

— Le scandale est un épouvantail pour les

faibles auxquels leur conscience ne suffit pas.

Tel un venimeux serpent, elle le tenait sous son pied et il cherchait encore à siffler, à mordre...

S'il pouvait trouver le point vulnérable?

Scandant les mots, il articula lentement :

— Votre père sait-il que vous savez?

— Il l'ignore ; et, pour lui conserver cette ignorance, je sacrifierais ma vie, non celle d'une autre. Aussi n'espérez pas m'intimider. Tout ce que je puis vous promettre, c'est que, si vous vous taisez, je me tairai également et ne dévoilerai pas votre infamie.

Deviné, démasqué, confondu, dompté, tout frémissant de haine et de crainte, il enfonça ses longues mains osseuses sous ses manchettes et, paupières baissées, il murmura :

— Je me tairai.



XI

Le marquis de Vardas s'appelait jadis Emmanuel de Portes ; et c'était le nom d'un traître.

La captivité déprimante, l'influence pénétrante, pernicieuse et subtile de l'Orient avaient-elles oblitéré ce sens de l'honneur chevaleresque des fiers hidalgos ? Mais il avait été incapable de résister à la tentation ; et, pour recouvrer la liberté que l'on faisait miroiter devant ses yeux, il avait consenti à toutes les compromissions.

En apparence, il était uniquement chargé de porter un message confidentiel au roi Joseph I^{er}, et Moulay-Mohammed lui avait remis cette lettre autographe, devant laquelle devaient se courber tous les fronts :

Au nom de Dieu ! Que Dieu me protège ! Que Dieu me protège ! Je fais passer cette lettre par mon secrétaire Emmanuel de Portes, enfant de Mazagan, mon captif. Je lui donne la liberté, pour m'avoir bien servi ; et j'ordonne, en outre, à mes gouverneurs grands et petits, sur terre et sur mer, qu'ils se mettent avec le susdit, et s'il veut revenir, en négociant ou non, il jouira de la même

liberté ; et ceci lui servira sous mon gouvernement et celui de mon fils.

Meknès, le 11 décembre 1017.

Signé de mon sceau royal (1).

Emmanuel emportait des instructions secrètes beaucoup plus explicites et remplit sa mission avec une rare intelligence et un plein succès. Manœuvrant aussi habilement, sur le terrain des cours que dans les jardins du sultan, il sut gagner la confiance du roi, sans porter ombrage à son tout-puissant ministre qui, lui-même, se laissa prendre à cette séduction féline qui lui faisait tout passer, tels « les chats de M. le cardinal de Richelieu ».

Chose singulière, Pombal, dont la main de fer courbait rudement peuple, noblesse, clergé, princes, souverain même, n'avait eu que caresses pour ce favori au cœur débile, dont la faiblesse lui semblait presque un hommage à sa force. Il encouragea son ambition, cette passion de la maturité, l'attacha à sa personne, lui accorda un titre qui le rapprochait de lui en couvrant le passé comme une peau neuve ; et il avait même songé à le faire entrer dans sa famille, par une alliance que le père de Lida avait eu la sagesse de décliner.

Il n'avait plus quitté Lisbonne où sa mère et sa fille étaient venues le rejoindre, après l'abandon de Mazagan ; et sa faveur avait toujours été grandissante, jusqu'à la chute de son

(1) Historique.

illustre protecteur qui n'avait pas entraîné la sienne.

A l'encontre de son terrible maître, il avait su se faire des amis, sa bienveillance étant si affable que même un solliciteur éconduit s'en allait toujours satisfait, avec une bonne parole.

Sceptique et blasé, il ne croyait pas à grand'chose et ne s'indignait de rien, pas plus contre les autres que contre lui-même.

Il restait toujours semblable à l'adolescent ondoyant et divers, glissant entre les mailles d'un raisonnement, d'une réprimande, et dont le sourire railleur signifiait clairement : « Et puis après? »

Aussi rien n'avait de prise sur lui, en apparence...

Nature souriante, il appelait les sourires et, croyait-on, il ne devait pas avoir de fantômes dans sa vie, comme le grand exilé qui était allé mourir solitaire et abandonné dans sa retraite, le 5 mai 1782, à quatre-vingt-trois ans.

Le marquis de Vardas lui était demeuré fidèle jusqu'à la fin, et cette mort, suivie bientôt de celle de sa mère, l'avait laissé très désemparé.

C'était une liane qui avait toujours besoin d'un tuteur, d'un soutien, d'un abri...

A qui s'appuyer maintenant?

Il n'avait qu'une religion de surface et demeurait plutôt éloigné du Père Malagrida, témoin jadis de ses défaillances...

Il le redoutait, comme il redoutait Pinto ; mais encore plus celles qui troublaient ses jours et ses nuits : Lida, sa mère.

Elles se confondaient parfois dans ses yeux troubles qui se détournaient, craintifs, du

beau visage pensif et grave,... mais qui, dans ses insomnies, ne pouvaient se détacher d'une ombre voilée qui revenait s'asseoir à son chevet.

Il avait beau faire : plaisirs mondains, soucis du pouvoir, conspiration politique, rien ne pouvait le distraire du sombre drame de jadis qui mettait parfois une lueur d'égarement dans son regard.

Ce n'était pas l'homme des responsabilités ; il n'aurait eu ni la rigueur implacable de Pombal, ni la froide résolution de son aîné, ni la rigide sévérité de sa mère ; et il avait été celui qui laisse faire et se laisse faire.

Le poids n'en était pas moins lourd !

Qui donc pouvait l'aider à le porter ?

Sa fille ?

Elle lui était bien chère et lui rappelait de plus en plus celle qui était partie : joie et torture à la fois ! Elle avait sa démarche, ses gestes, et surtout absolument le même organe où semblaient chanter ses vingt ans !

Aussi, tout en désirant follement la serrer dans ses bras, pas plus que l'aïeule *il n'osait* embrasser la fillette, qui en souffrait dans son cœur aimant.

Avait-elle souvenance de quelque baiser lointain ? Se demandait-elle pourquoi ce silence sur sa mère, dont le nom était seulement évoqué dans ses prières ?

Elle devait en avoir l'explication à une heure solennelle.

La mort toute proche avait desserré les lèvres closes.

Avec la terrible lucidité des mourants, faisant justice de tous les sophismes, la grand'mère

voyait sa conscience s'éveiller, le remords en surgir, et elle s'accusait amèrement d'avoir poussé au désespoir une pauvre créature coupable simplement de n'être pas de sa race, entraînant ainsi sa perte et celle de son petit garçon.

— Ton père ne fut que faible ; il n'en est pas moins puni ; je le devine, je le sens, quand il te regarde, t'écoute,... et c'est pour lui pire supplice !

La jeune fille comprenait maintenant tout ce qu'il y avait d'obscur et d'étrange dans l'attitude de ces deux êtres si chers, mais derrière lesquels se dressait une ombre vengeresse : sa mère !

Victime d'un impitoyable préjugé, orgueil, vanité, ne réclamait-elle pas un châtiment pour ses bourreaux ?

Toutes les colères, toutes les rancunes, toutes les révoltes bouillonnaient chez M^{lle} de Vardas redevenue brusquement la fille de Thamo, avec sa nature primitive et frémissante... Son œil farouche était sans pitié pour celle qui n'avait pas eu pitié et l'implorait vainement à cette heure !

Mais, au-dessus du lit d'agonie, un grand Christ d'ivoire étendait ses bras douloureux dans un geste suprême de souffrance et de pardon...

Une grande vague de compassion remonta du cœur de l'orpheline, balayant tous les mauvais ferments ; son regard s'adoucit et, penchée vers le pauvre visage angoissé, elle dit, avec cet accent profond qui faisait tressaillir la mourante :

— Je vous pardonne, grand'mère.

... Dès lors, elle n'avait plus vécu que pour son père.

D'abord elle avait voulu entrer au couvent, pour le délivrer de sa présence et lui consacrer ses prières. Mais, devant son affreuse détresse, elle avait compris que sa place était près de lui. Il ne pouvait rester seul sans sombrer dans le désespoir ou la folie, et c'était à elle de veiller sur son repos et son salut. Avec beaucoup de délicatesse et de tact, par ses paroles et par son silence, elle parvenait à mettre un peu d'apaisement dans cette conscience troublée.

Comme sa mère jadis, elle le protégeait, le défendait contre les autres et contre lui-même, et, sans s'en apercevoir, il subissait insensiblement son emprise, cherchait son appui...

En plus d'une occasion, Pinto l'avait rencontrée sur sa route et deviné en elle un obstacle, mais il se flattait de le renverser au premier choc.

Et c'était lui qui avait été brisé par cette main de femme.

D'un mot, elle avait dénoué la trame dans laquelle il enveloppait le vieillard et il sentait bien que toute autre tentative se heurterait à une volonté aussi forte.

Il y avait un bouclier entre lui et sa victime.

Ni contre Sancha ni contre son tuteur, il ne pouvait plus rien à l'hôtel de Vardas.

Mais ailleurs?

Les reins cassés, un reptile s'agite encore...

Et l'on fait tant de mal en rampant!

XII

— Vous savez ce qui se prépare?

— Non, mon Père, et votre appel m'a inquiétée...

La chanoinesse tenait à la main le laconique billet du curé de Santa-Anna qui lui avait fait passer une nuit d'insomnie.

Venez me parler demain après la messe.

Déjà troublée par son orageuse explication avec Pinto, elle se demandait ce qui pouvait la menacer encore.

Son père mécontent, Sancha boudeuse, et le vide que lui laissait au cœur un certain absent ne suffisaient-ils pas à ses tourments? En dépit de son calme apparent, c'était une nature vibrante dont seul le Père Malagrida connaissait le fond et l'arrière-fond.

Il n'agissait jamais à la légère et certainement il était question de choses graves.

Son front soucieux ne le confirmait que trop.

Elle n'osait prononcer le nom qui était sur ses lèvres et occupait un peu trop sa pensée...

Le prêtre prit les devants.

— Vous n'avez pas revu le capitaine?

— Non... Il ne lui est pas arrivé malheur?

Il y avait une angoisse dans son accent.

— Rassurez-vous... Il n'en court pas moins un grand danger... comme tous ses compatriotes. Ne vous en doutez-vous pas?

Elle ne savait rien de précis, les femmes étant tenues en dehors de tous les conciliabules ; mais les allées et venues, les précautions paternelles et l'insistance pour attirer l'officier d'état-major, tout cela avait un côté suspect qui lui laissait supposer un ralliement plus apparent que réel.

Sans doute les liens n'étaient pas absolument rompus entre le marquis de Vardas et ses souverains légitimes ; mais si elle redoutait une correspondance, des intrigues capables de compromettre leur auteur, ses craintes n'allaient pas plus loin.

Le vieillard hocha la tête :

— Détrompez-vous ! Je viens d'être averti d'un complot de grande envergure dont votre père est un des principaux chefs et qui doit éclater demain, aux vêpres, sur le passage de la procession. Le signal sera donné de la cathédrale, au moment de la sortie du *Saint-Sacrement qui ne sortira pas*, pour ne pas être exposé à quelque outrage. Le soulèvement aura lieu au cri de : « Mort aux Français ! » qui a tant d'écho dans la Péninsule.

Elle l'écoutait, atterrée...

Evidemment son père jouait sa tête, et s'il avait été découvert, dénoncé...

Heureusement que le capitaine ne s'était douté de rien... et qu'il n'était plus revenu !

Dans quel effroyable dilemme il aurait pu se trouver !

— Pire encore que vous ne le supposez !...

Mais, à cette heure, ce n'est plus votre père, c'est lui qui est en péril...

— Mon Dieu !

— Et vous devez le sauver à tout prix.

Son cœur n'y était que trop enclin ; elle n'en fut pas moins surprise de l'accent du prêtre...

Comment éprouvait-il une telle sollicitude pour un inconnu de la veille, un étranger, un ennemi ?

Il avait été sobre de détails sur leur entrevue, se bornant à rendre justice à la parfaite correction du jeune homme, et elle n'avait pas eu occasion de lui en reparler.

Il s'aperçut de son étonnement :

— Au cours de notre entretien avec le capitaine, j'ai appris certaines choses de la plus haute importance que je désirais contrôler avant de vous les communiquer ; mais les événements actuels, en se précipitant, m'obligent à sortir de cette réserve qui pourrait avoir les plus tragiques conséquences. Bref, ce qu'il m'a confié de son origine marocaine permet de croire que cet officier serait de votre famille, ... votre parent, ... votre frère.

— Mon frère !

Saisie, bouleversée, elle le regardait sans comprendre.

Sans doute, dans sa suprême confession, l'aïeule endormie avait bien évoqué le tout petit que la mère désespérée avait emporté avec elle dans la tombe ; mais comment pouvait-il en surgir tout à coup ?

Posément, le Père Malagrida lui refaisait ce triste récit, complété par ses souvenirs personnels...

Elle l'écoutait, les oreilles bourdonnantes, ayant peine à suivre le fil des événements, mais le cœur débordant d'allégresse...

Un frère ! Elle avait un frère ! Et ce frère, c'était celui à qui elle eût souhaité donner ce nom !

Le capitaine Paul était ce petit Pablo dont l'image effacée se réveillait soudain dans sa mémoire enfantine et qu'elle entrevoyait à cette heure dans les bras maternels, sortant de la gandoura, qui l'offraient à son baiser craintif...

Et elle murmura le nom de sa mère...

— Elle vit encore, au Maroc, où elle est demeurée... C'est elle certainement qui m'a sauvé, à Mazagan ; et je voudrais payer ma dette en lui conservant son fils.

En effet, ce n'était pas le moment de s'attendrir.

Avant tout, il fallait aviser.

Que faire ?

Entre son père et son frère, la chanoinesse se trouvait partagée entre un double sentiment, une double angoisse : elle ne pouvait couvrir l'un sans découvrir l'autre.

— Le plus simple serait évidemment de tout dire à M. de Vardas ; mais je crains, pour lui, le choc d'une telle révélation, dans un moment où il aura besoin de tout son sang-froid.

— Oui ; mieux vaudrait plus tard, et par vous, afin de ménager sa dignité, devant sa fille... et son fils.

— Vous avez toutes les délicatesses. Il faut donc agir seule directement, auprès du capitaine, pour l'éloigner, demain, de Lisbonne.

Elle réfléchit un instant...

Sans leur en donner le motif, en prévision des événements qui se préparaient, le marquis avait décidé d'envoyer les femmes à sa maison des champs de Cintra, où elles seraient à l'abri de toute éventualité et libres de toute surveillance.

Si l'on pouvait y attirer le jeune officier?

— Ce serait un excellent moyen... Mais comment l'y appeler sans éveiller les soupçons?

La chanoinesse eut un léger sourire :

— Sans le vouloir, Sancha m'en aura fourni le prétexte. J'ai confisqué un billet... qu'elle n'eût probablement pas envoyé, mais auquel ne résistera pas un amoureux,... surtout avec une ligne d'approbation de ma main,... si la chose ne vous semble pas trop risquée?

— En pareil cas, il ne faut voir que le résultat ; et du moment où l'intention est pure...

Fort de cette autorité, elle se hâta de prendre ses mesures en conséquence, avant l'heure du départ pour Cintra.

Son père courait la ville, avec Pinto, pour assurer les dernières dispositions ; Sancha, désolée de ne pas assister à la procession, en accusait tout bas sa marraine contrariant ses jeunes amours et restait enfermée dans sa chambre.

Rien ne venant entraver ses mouvements, la chanoinesse, qui ne se souciait pas de confier à un valet ce message compromettant, se décida prudemment à le porter elle-même.

Une visite à l'Hospice de Belem était un motif plausible ne provoquant nul commentaire. Elle s'y rendit comme de coutume, à la grande joie de ses petits protégés.

Ils avaient un autre protecteur dans leur voisin qui leur témoignait beaucoup de bonté et dont la Supérieure se plaisait à faire l'éloge...

Tous les Français n'étaient pas des mécréants ! et lui, en particulier, se montrait si déférent pour les choses saintes que sa conversion ne devait pas être bien difficile,... et elle faisait prier les petits à cette intention.

Lida acquiesçait, un peu émue, sentant bien que c'était encore façon discrète de se rapprocher d'elle, en s'intéressant à ceux qu'elle protégeait... Est-il lien fraternel plus pur que la divine charité ?

Elle s'attardait à écouter la Mère Sainte-Rosemonde et souriait, attendrie : c'était son frère qu'on vantait ainsi !

Pas un instant elle ne mettait en doute les conclusions du Père Malagrida, malgré sa prudente réserve, et elle aspirait au moment où elle pourrait déchirer le voile, obéir à l'élan de son cœur qui l'attirait vers cet inconnu, lui dire : « Je suis votre sœur » ; lui demander : « Où est notre mère ? »

La radieuse espérance lui faisait oublier les réalités menaçantes... La réflexion d'un des orphelins lui rappela ce qui l'amenait.

— Pourquoi ne nous mène-t-on pas à la procession, comme les autres années ? Le Bon Dieu n'aime donc pas les Français ?

Elle le consola en lui expliquant qu'elle n'y serait pas non plus ; mais elle éprouvait un froid mortel en songeant à tout le sang qui allait peut-être couler sur les fleurs...

... Derrière une fenêtre close, une sombre figure regardait dans le préau...

Thamo était triste.

Ce n'était pas sa réclusion qui lui pesait : indolente Orientale, l'oisiveté, pour elle, lui semblait un état naturel, à moins d'être soulevée par quelque passion ardente galvanisant ses énergies, développant ses facultés, révélant chez cette nature passive des ressources insoupçonnées d'endurance et de ruse. Elle l'avait bien prouvé, dans sa fuite avec son petit Pablo, dans la ténacité farouche avec laquelle, jalousement, elle avait caché son existence et, vis-à-vis de lui-même, gardé le secret de sa naissance.

Instinct maternel, bras refermés sur la proie convoitée, mieux défendue par son silence ? revanche de l'emprise qui l'avait séparée de sa petite Lida ? crainte de questions, recherches, partage ?

Il y avait un peu de tout cela.

Son fils emplissait sa vie et son âme. Le regarder, quand il était là ; penser à lui, quand il était loin : n'était-ce pas suffisant ?

En lui, elle retrouvait l'image du père uniquement aimé, presque adoré comme un dieu ! Elle avait souffert cruellement de son abandon, sans colère ni rancune contre lui, en rendant seuls responsables ceux qui l'y avaient poussé ; et sa vengeance ne s'était pas assouvie devant le cadavre de Pierre da Rosa.

Jamais elle n'avait effleuré ce sujet avec son fils, par un sentiment complexe et un peu confus où se cachait encore, peut-être inconsciemment, cette tendresse protectrice qui avait soustrait le malade à la mort et ne pouvait l'exposer au blâme.

Tout au fond de son être pitoyable, elle

lui gardait ce dévouement absolu dont elle lui avait donné tant de preuves. Elle serait tombée à ses pieds, s'il était reparu ; elle lui aurait fait litière de son corps pour le voir heureux.

Elle reportait ce sentiment sur son fils et pour rien au monde elle n'aurait voulu troubler son existence, nuire à sa carrière.

Aussi, sa mission remplie, voulait-elle repartir tout de suite, malgré ses instances ; mais, quand il s'était jeté dans ses bras, pleurant sur son épaule, elle avait eu l'intuition qu'il devait être malheureux, d'un de ces gros chagrins que l'on ne peut toujours confier à sa mère, surtout en ce pays d'Orient si discret des choses de l'amour...

Elle en avait été très troublée.

Jusque-là, elle n'avait jamais douté de son bonheur. Fièvre de ses succès, du chemin parcouru, du rang obtenu parmi les soldats du grand Napoléon, il réalisait tous ses rêves ; et son père eût-il pu souhaiter davantage ?

Le maréchal lui en avait parlé avec éloge ; les honneurs pleuvaient sur lui ; il ne devait pas rencontrer de cruelles...

Pourquoi donc était-il morose ?

Car il avait beau lui sourire : il était triste, désenchanté ; une mère ne saurait se tromper à certains indices.

Qui donc pouvait le faire souffrir ?

.....

— Une lettre pour mon capitaine.

Un petit écolier venait de l'apporter et Ali

la posait sur la table, en riant à sa vieille maîtresse...

Restée seule, elle regarda longuement cette enveloppe qui contenait peut-être le secret de son tourment.

Elle entendait le portugais, mais elle ne pouvait le lire... Pourtant la grande écriture aristocratique, sur le papier satiné, lui causait une impression singulière...

Elle ne pouvait déchiffrer les armoiries sur le cachet et elle devinait une grande dame, sans en être surprise...

Son Pablo n'était-il pas beau, noble, fier, comme le plus fier hidalgo?

Par son père, il aurait pu prétendre aux plus hautes alliances... Il l'ignorait... et il connaissait seulement sa mère...

Et c'était peut-être pour cela qu'il était malheureux?

... Le front lourd, elle s'était approchée de la fenêtre et regardait dans le préau...

Une belle dame, vêtue de noir, avec une croix d'argent sur la poitrine, levait parfois les yeux du côté de la maison voisine... où elle ne voyait pas sa mère!

Et la mère ne songeait pas à sa fille.

XIII

Sur la route de Cintra — « ce nouvel Eden », digne d'être célébré par les poètes comme les « délices de Capoue » ou les « jardins d'Armide », — la villa du marquis de Vardas s'élevait au milieu d'une campagne fleurie et de bois enchanteurs, rassemblant toutes les séductions de ce pays merveilleux, porte ouverte sur le Levant.

Des orangers y prodiguaient leurs fruits d'or; des grenadiers, leurs fleurs de pourpre; et les parfums pénétrants, les fontaines jaillissantes, les arcades ciselées, les tapis, les mosaïques, les coussins moelleux, le « patio », tout évoquait ce voluptueux Orient dont Emmanuel de Portes eût voulu fuir le souvenir et dont il avait la nostalgie.

Aussi, de toutes ses résidences, c'était celle qu'il préférait... Devant les parterres magnifiques et bien ordonnés où il promenait sa rêverie solitaire, il croyait revoir un jeune esclave saluant, les bras étendus, le majestueux sultan à la main puissante; et le ciel indigo lui rappelait celui de Mogador ou de Marrakech, les Bains de la Favorite ou les oliviers de l'Aguedal sous lesquels flottait une blanche silhouette...

Mais, comme le malade fiévreux qui se re-

tourne sur sa couche, M. de Vardas ne restait jamais bien longtemps à Cintra... La veille, il y avait amené ses filles, comme il les nommait quelquefois, et il s'était attardé au sein de ce décor féerique qu'il avait peine à quitter...

— Je voudrais que cette demeure vous fût chère, comme à moi ; elle est loin du bruit, des agitations stériles, des ambitions vaines qui gâtent tant d'existences... J'aurais aimé y finir mes jours dans la quiétude de l'oubli, au milieu des roses, sous la caresse du soleil...

— Grâce à Dieu, nous avons le temps d'y penser, mon père !

— Sait-on jamais ?

Sans doute pensait-il à la partie qu'il allait jouer et dont l'enjeu pouvait être sa tête ?

Oppressée, Lida fut tentée de se jeter dans ses bras, de ne rien lui cacher de son affreuse détresse...

Mais que lirait-elle dans ce regard flottant où passaient des lueurs inquiétantes, tandis qu'il murmurait d'une voix lointaine, presque craintive :

— A mes dernières minutes, je voudrais sentir ta main sur mon front...

Songeait-il à cette main compatissante et glacée qu'il ne sentirait plus jamais, jamais ?

Sa fille devait toujours se rappeler ces paroles...

Mais ce ne fut qu'impression fugitive ; en la quittant, il avait repris tout son calme, toute son autorité, et il ne fit aucune allusion à la journée du lendemain...

La chanoinesse avait vu le jour se lever avec une angoisse croissante...

Son message avait-il été remis à son destinataire? L'aurait-il reçu à temps? Voudrait-il venir? Le pourrait-il?

La matinée lui sembla horriblement longue...

Après le déjeuner, plutôt morne, elle proposa un tour de jardin et entraîna sa filleule vers une terrasse dominant la route de Lisbonne et de laquelle on pouvait voir d'assez loin arriver un cavalier...

Tout en surveillant les rares passants, elle essayait de cacher son agitation sous un enjouement un peu fébrile...

Sancha ne lui donnait pas la réplique.

Elle lui attribuait la décision de son tuteur. Sans doute on voulait l'éloigner davantage du capitaine, qu'elle aurait pu rencontrer dans cette journée où toute la ville serait dans les rues? Et son chagrin se doublait d'une irritation et d'une rancune dont il était difficile de ne pas s'apercevoir.

Pourquoi donc sa marraine s'était-elle montrée aussi hostile à ce doux rêve que tout semblait encourager? M. de Vardas accueillait très favorablement cet officier; elle-même semblait lui témoigner beaucoup d'estime,... trop, peut-être? Et une idée folle, chimérique, que sa raison et son cœur eussent repoussée la veille, effleurait maintenant son esprit ombrageux et creusait un pli dur entre ses noirs sourcils.

— Tu m'en veux, ma chérie? demanda doucement la chanoinesse, affligée de son attitude boudeuse.

— N'est-ce pas vous qui avez conseillé à mon tuteur de nous enfermer ici?

— Non ; mais je ne l'en ai pas dissuadé.

— Alors ?

— Alors, j'ai mes raisons que tu approuverais peut-être, si tu les connaissais.

— Ce n'est pas probable. Vous me traitez un peu trop en petite fille que l'on met en pénitence sans explications. Je suis majeure...

— Et tu useras de ta liberté?...

— Pour épouser celui que j'aime s'il m'aime aussi !

Elle secouait sa jolie tête mutine d'un petit air de défi, redressant sa taille menue, prête à tout braver.

Et la chanoinesse avait envie de l'embrasser !

— Pourtant, observa-t-elle gravement, si tu apprenais des détails... fâcheux sur ton héros ?

— Rien qui puisse entacher son honneur.

— Quelle Bradamante ! Il y a des taches qui ne sont pas personnelles et qui n'en sont pas moins imputées à blâme.

— Lesquelles ?

— La naissance, l'origine, les fautes des parents.

— Vous disiez qu'aucune famille n'en était exempte, à propos de mon grand-père ?

Elle avait réponse à tout !

Attendrie, Lida l'attira doucement vers elle et demanda très bas :

— Tu l'aimes donc tant que cela ?

— Plus encore, marraine ! Si je ne puis l'épouser, je ne m'en consolerais jamais !... Et s'il mourait, je crois que je mourrais aussi !

La chanoinesse frissonna...

N'était-ce pas assez de trembler pour lui ?

Inclinée vers la pauvrete, elle murmura :

— Tu serais donc contente de le revoir?

Elle la regardait, éperdue...

— Chut!... Je ne t'ai pas amenée ici pour autre chose...

— Oh ! marraine ! marraine !

Elle ne pouvait croire à un tel bonheur, presque défaillante aux bras maternels qui la berçaient tendrement, comme lorsque, toute petite, elle venait s'y réfugier...

— Pardon ! J'étais injuste, méchante ! mais j'étais si malheureuse ! Je ne pense plus qu'à lui ! Ce n'est pas ma faute !

— Alors, j'ai bien fait de l'appeler ?

— Il va venir ?

— Oui... Je le suppose, du moins ! Je lui ai fait tenir le billet de ta main que je t'avais confisqué, en y ajoutant : « Approuvé » de la mienne.

Les traits empourprés, elle balbutia :

— Je n'oserai plus le regarder !

Elle était confuse et ravie à la fois...

— Mon acquiescement et ma présence enlèvent tout caractère clandestin à cette entrevue, dont je rendrai compte à mon père ; mais il a fallu un motif impérieux...

Sancha ne l'écoutait plus... Penchée sur le balustre de marbre, l'oreille tendue, elle guettait le galop d'un cheval sur la route silencieuse et vide...

Peu lui importait le motif de cette inexplicable volte-face, elle ne s'en inquiétait pas plus que du front soucieux de sa marraine, aussi impatiente qu'elle-même et interrogeant vainement l'horizon...

— ... Qu'est-ce là?

Répercutée par l'écho, une sourde détonation semblait venir de la capitale...

La chanoinesse pâlit ; ses doigts se crispèrent sur le bras de sa jeune compagne...

— Ecoute?

Mais l'on n'entendait plus rien.

Un tremblement de terre, comme celui qui ait encore dans toutes les mémoires?

Mais on n'avait ressenti aucune oscillation...

Alarmée, Sancha interrogeait les traits bouleversés de sa marraine...

— Prions, dit-elle simplement.

... La nuit tombait...

Immobiles, angoissées, redoutant questions et réponses, les deux femmes restaient en oraison, ... pouvant à peine réciter leur chapelet, ... entrecoupé parfois d'un faible gémissement, d'une imploration ardente : « Mon Dieu ! je vous supplie ! » ou d'un nom prononcé tout bas, comme si le cavalier attendu pouvait l'entendre et presser sa monture...

... Un galop lointain... qui se rapproche, ... une silhouette qui se précise...

Mais ce n'est pas le capitaine qui s'arrête au pied de la terrasse, répondant à l'appel des deux femmes...

C'est le valet de chambre de M. de Vardas qui vient probablement leur apporter des nouvelles.

— C'est mon père qui vous envoie, Diégo?

— Hélas ! non, Madame la chanoinesse ! J'ai réussi à me glisser hors de la maison et de la ville pour prévenir M^{me} la chanoinesse : M. le marquis a été arrêté, chez lui, ce matin, par

le capitaine Paul, porteur d'un ordre du gouverneur général.

Lida poussa un cri déchirant ; et, malgré toute son énergie, ce fut elle qui s'effondra, défaillante, dans les bras de sa filleule terrifiée.

* * * * *

Cette nuit-là, Junot s'était couché plus tranquille.

Les rapports de police ne contenaient rien d'inquiétant et l'on pouvait espérer que la Fête-Dieu se passerait aussi calme que les fêtes de Pâques.

Il venait de s'endormir quand il fut réveillé en sursaut : un de ses agents demandait à lui parler pour affaire urgente. Quand on dort sur un volcan, il ne faut pas « remettre au lendemain les affaires sérieuses » !

Il se leva aussitôt, passa dans son cabinet.

Pinto l'y attendait, un volumineux dossier sous le bras :

— Je vous apporte les pièces de la conjuration qui doit éclater demain, Monsieur le maréchal.

Et il lui présentait la liste des conjurés, en tête de laquelle figurait M. de Vardas.

Le serpent avait mordu.

* * * * *

Pendant ce temps, le capitaine Paul s'abandonnait à des rêves dorés...

Le billet de Sancha, l'approbation de la chanoinesse lui ouvraient des horizons à donner le

vertige ; et il avait beau se raisonner, se répéter que la situation restait la même et que cette entrevue ne pouvait être qu'un adieu définitif, tout s'effaçait devant cette pensée :

Les revoir !

Leur retraite à Cintra, alors que les campagnes affluaient vers la ville, en vue de la grande solennité religieuse, était sans doute mesure de précaution, pour leur permettre un entretien secret, sans doute le dernier ?

Mais au moins ce n'était plus le silence, la mort sans phrase qui lui pesait si lourdement sur le cœur ! Il pourrait le mettre à nu, dire à la chère créature qui lui avait si ingénument son amour combien il y était sensible, avec quelle ardeur le sien y répondait ! Combien il aurait été heureux de le lui prouver, en lui consacrant sa vie, sans les obstacles insurmontables qui les séparaient ! Il n'en garderait pas moins, au plus profond de sa mémoire, le doux rayonnement de ce regard limpide, inondant son âme d'un bonheur insoupçonné... Il partirait, mais il partirait soulagé de cette pénible contrainte, emportant l'estime et la compassion de ces deux femmes d'élite, qui avaient pris une telle place dans sa vie, mais ne pouvaient lui faire oublier celle qui le suivait d'un œil attentif, heureuse de sa joie visible, comme elle avait souffert de sa tristesse...

Il s'excusait de ne pas lui consacrer cette journée de liberté.

Compréhensive, elle lui avait dit :

— Va.

Heureuse de le sentir heureux et ne demandant pas autre chose.

Au matin, Ali entra tout effaré :

Les troupes étaient consignées et le capitaine était mandé d'urgence au palais.

Junot n'avait pas perdu de temps : en quelques heures toutes ses mesures étaient prises, et l'arrestation des principaux chefs était une des plus importantes.

C'était une mission de confiance à laquelle il était impossible de se dérober, si pénible fût-elle ; et, déjà coupable d'un manque de clairvoyance, qui pouvait lui être imputé à blâme, le capitaine ne pouvait y ajouter un acte d'indiscipline.

Il n'y songeait même pas, écrasé par cette révélation jetant une lumière brutale sur le rôle qu'on lui avait fait jouer et balayant toutes ses illusions.

— Toutes les femmes sont parentes de Dalila et de Circé ! avait dit le maréchal ; et vous avez bien fait de vous en garder, mon cher !
Hélas !

Mais, à cette heure, il ne s'agissait plus de complications sentimentales, et le sort de la garnison dépendait de la décision, de la fermeté, de l'audace qu'il fallait opposer à la duplicité.

Ses ordres donnés et exécutés, Junot s'était transporté auprès de l'archevêque et lui avait déclaré froidement :

— Je sais tout. Mes mesures sont prises, mes troupes sont armées. Je suivrai la procession, tête nue, respectueusement ; mais, au premier mouvement suspect, le canon tonnera et vous serez responsable du sang répandu (1).

(1) Historique.

Devant son attitude résolue, le clergé avait pris peur : le Saint-Sacrement était sorti en grande pompe ; la procession s'était déroulée dans toute son ampleur, la garnison présentant les armes, « pour faire honneur à l'évêque et à Dieu ».

Massée sur le parcours, la foule frémissante attendait vainement le signal annoncé. Devant le palais de l'Inquisition, place du Rescio, rien ! Pas davantage devant l'église San-Domingo, où il y avait un reposoir. On gagna l'église San-José par la rue des Orfèvres en or et des Orfèvres en argent. C'était le terme de la procession : le prélat qui tenait l'ostensoir d'or l'éleva au-dessus de la foule qui tomba à genoux. Les trompettes sonnèrent ; les tambours battirent aux champs et une salve d'artillerie salua le Maître du Ciel.

Il y eut une légère panique ; mais les pièces étaient chargées à blanc ; et les portes se refermèrent derrière le clergé et les fidèles qui avaient pu entrer dans l'église, tandis que le reste se dispersait, sans autre manifestation.

La sédition était étouffée dans l'œuf ; mais les chefs étaient déférés à un conseil de guerre. C'était la mort pour les coupables.

XIV

Le capitaine était rentré accablé dans sa maison de Belem. Sa mission remplie, il en remâchait toute l'amertume.

Non seulement il avait dû arrêter l'hôte de la veille ; non seulement il avait dû subir son dédain visible, sous la forme courtoise, mais encore il pouvait deviner quel sentiment cette action devait provoquer à Cintra.

Sans doute il ne pouvait plus s'illusionner sur ceux qu'il avait inspirés et le rôle peu flatteur qui lui avait été attribué dans cette comédie, subitement tournée au drame. Affabilité, amitié, amour n'étaient que des appeaux grossiers auxquels il avait eu la naïveté de se laisser prendre.

Ce vieillard qu'il respectait, ces femmes qu'il plaçait sur un piédestal jouaient avec sa crédulité, sa confiance, son cœur, pour le seul intérêt de leur parti, le succès de leurs intrigues, l'extermination de ses compagnons d'armes...

On en avait vu bien d'autres, en Espagne ! Une mère, qui n'avait pourtant pas l'air d'une mégère, avait bu du vin empoisonné et en avait fait boire à ses enfants, pour empoisonner toute une compagnie. Mais dans ce milieu po-

licé, dans ce salon accueillant, près de ces femmes d'élite, pouvait-on se croire au milieu d'ennemis?

Cette apparence ingénue, cette douceur grave, cet appel même auquel, naïf comme un écolier, il allait imprudemment se rendre, tout cela n'était que mensonge ! Et le rêve joli s'écroulait, comme un mur lézardé derrière lequel se passaient de laides choses.

Le patriotisme est une excuse pour les hommes, et ruse de guerre n'est pas méprisable ; mais y mêler des femmes... !

Quelle pitié !

Il allait et venait à travers les pièces, s'arrêtant parfois près de la fenêtre qui plongeait dans le préau, où il évoquait malgré lui une élégante silhouette...

Au fond de sa chambre, immobile, silencieuse, accoudée à des coussins, sa mère le suivait d'un œil inquiet.

Que lui était-il arrivé ?

Il s'était levé si joyeux ! Depuis la veille, il était un autre homme, lisant et relisant en cachette ce billet qu'elle hésitait presque à lui remettre et qui semblait message de bonheur.

L'ordre du gouverneur l'avait bien troublé, mais non affecté ; et il était parti d'un pas allègre.

Pourquoi était-il revenu morne, découragé ?

Une sédition réprimée, des arrestations opérées ? Ce n'étaient pas explications suffisantes...

Ce sont des ongles de femmes qui creusent certaines rides au front viril.

Et elle aussi évoquait involontairement la seule figure féminine entrevue derrière ses carreaux.

— Madame la chanoinesse ?
Saisi, le capitaine s'inclinait devant la visiteuse introduite dans son petit salon.

La cour martiale, réunie immédiatement, avait prononcé l'arrêt des principaux accusés, et M. de Vardas était condamné à mort.

Sa fille en était instruite ; son visage altéré en était la preuve ; et elle demeurait oppressée, ne pouvant trouver ses mots...

Malgré sa douloureuse amertume, le jeune homme en eut pitié et lui avança un siège...

Elle se borna seulement à s'appuyer sur le dossier et demanda d'une voix étranglée :

— Nous sommes seuls ?

Il eut une seconde d'hésitation ; mais sa mère était au fond de l'appartement ; et il inclina la tête.

— Alors, je peux parler...

Elle attendait peut-être un encouragement, mais il la regardait sans mot dire.

Trop chevaleresque pour accabler une femme malheureuse, il ne proférait ni plaintes ni reproches ; mais elle pouvait les deviner à son silence ; et elle murmura, presque défaillante :

— Ne me condamnez pas aussi !

Elle, si ferme d'ordinaire, était à bout de forces, et sa belle voix grave avait un accent déchirant.

Il en fut remué malgré lui et, oubliant toutes ses rancunes, il se pencha, pitoyable, et dit doucement :

— Vous venez me parler de votre père?

— De mon père... et de vous... Dire que c'est vous ! vous !

Il y avait dans son accent une terreur où il crut voir une réprobation, et il répondit simplement :

— Je suis soldat ; j'ai dû exécuter un ordre,... mais je ne suis pour rien dans la découverte du complot.

Elle eut un soupir de soulagement :

— Je vous crois... Si je ne vous croyais pas, je deviendrais folle !... Penser que vous pourriez causer sa mort !

— La mienne serait préférable, murmura-t-il.

— Horreur ! Mais j'aurais tout fait pour vous sauver, comme pour sauver mon père !

Sa véhémence ne permettait pas de douter de sa sincérité ; et il en ressentit une intime douceur...

— Je ne vous avais pas appelé à Cintra pour autre chose... Et, pendant ce temps, c'était vous qui l'arrêtiez, lui !

— Que voulez-vous ! c'est la guerre. J'étais toujours, pour vous, l'ennemi,... même quand vous me traitiez en ami ! Vous avez joué avec le feu... et avec mon cœur... Je ne vous en fais pas grief,... c'était peut-être de bonne guerre ! et l'on peut rire d'un sot qui se laisse ainsi berner ! Mais, quand la comédie tourne au drame et même à la tragédie, il ne faut pas s'en étonner. Pour moi, je n'ai qu'un regret, c'est de

n'être pas à la place de votre père ; au moins, je ne ferais pleurer personne.

Elle lui saisit les mains avec emportement :

— Ne dites pas cela ! Je donnerais ma vie pour votre salut, comme pour celui de mon père !

— Hélas !

— Il faut le sauver ! Vous *devez* le sauver ! ou nous n'aurions plus de repos ni l'un ni l'autre !

Il la regardait sans comprendre.

Les yeux dans les yeux, elle ajouta :

— Je vous implore pour mon père... et le vôtre.

Avait-elle perdu la raison ?

Il essayait de la calmer, d'arrêter le flot de paroles désordonnées qui se pressaient sur ses lèvres, évoquant le Père Malagrida, le petit Pablo, l'aïeule, Mazagan...

Mais peu à peu tout cela prenait corps, se liait, se coordonnait, autour de la sombre figure, un instant oubliée, qui était là, derrière les portes...

Les noms de Thamo, d'Emmanuel de Portes projetaient soudain une clarté aveuglante dans la conscience du jeune officier... Il écoutait maintenant avec d'autres oreilles, il contemplait avec d'autres yeux celle pour laquelle son cœur était déjà si fraternel. Elle termina douloureusement :

— Ce qui aurait pu me causer tant de joie serait donc nouvelle source d'angoisse ? Et pourrais-je bénir la Providence qui ne me rendrait un frère que pour nous séparer à jamais par le cadavre de notre père ?

Bouleversé, il s'écria :

— Non ! cela ne sera pas ! Je verrai le maréchal, l'empereur ! mais je sauverai notre père où j'y perdrai la vie,... ma sœur bien-aimée...

Et, d'un élan plein de dévotion, il portait les belles mains blanches à ses lèvres avec une ardeur juvénile...

Sa sœur ! c'était sa sœur !

Une sorte d'ivresse faisait tout tourbillonner dans son cerveau. Le Maroc, sa mère, l'église Santa-Anna, des soldats avinés, une Madone, le Père Malagrida, le sultan, Napoléon, une petite paysanne, toutes sortes d'images confuses se pressaient, se bousculaient ; les lieux, le temps, l'espace, tout semblait aboli, disparaissant, reparaissant, comme un mirage au milieu des vagues de la mer ou du désert brûlant...

Mais de tout ce chaos émergeait une figure idéale, devant laquelle il pouvait toujours joindre les mains...

Il avait une sœur et elle était encore au-dessus de tout ce qu'il aurait pu rêver ! Pour ceux dont la famille ignorée flotte dans les brumes de l'imagination, la réalité est souvent déception ! La « folle du logis » prend volontiers pour coursier la chimère qui l'emporte en des pays fabuleux, où règne « Belle au Bois dormant » ou « Prince Charmant ».

Au contraire, le fils de Thamo et d'Emmanuel de Portes éprouvait un véritable éblouissement devant la noble dame à laquelle l'unissaient des liens si étroits ; et, absorbé dans cette contemplation, à peine si une autre pensée pouvait effleurer son esprit...

Un mot l'y rappela brusquement :

— Et... notre mère?

— Elle vit... Elle est ici...

S'il avait eu la moindre appréhension de la façon dont serait accueillie cette parenté, il fut rassuré par l'élan de la chanoinesse vers la porte...

Mais ce fut lui qui l'arrêta :

Quel souvenir du passé restait au fond de cette mémoire souvent fugitive? Pouvait-on la réveiller brusquement sans provoquer quelque émotion violente ou dangereuse? démence, colère?

— A cette heure, il ne faut songer qu'au salut de notre père et ne pas risquer de nouvelles complications... J'ai besoin de tout mon sang-froid, de toute ma lucidité...

— Vous avez raison...

Mais elle ne pouvait détacher ses regards de cette mince cloison qui la séparait à peine de celle qui lui avait donné la vie...

— Pauvre mère ! elle a dû tant souffrir ! murmura-t-elle oppressée, tout son être tendu vers cette maternité douloureuse...

Mais elle ne pouvait oublier son père et elle ajouta bien vite :

— Il ne faut pas le condamner... Il n'a été que faible, et son frère avait une grande autorité sur lui ; je le tiens de ma grand'mère elle-même...

Touché de cette double piété filiale, il répondit simplement :

— Nous n'avons pas à juger nos parents, mais à les aimer et à les servir... Je ferai tout au monde pour sauver notre père.

— Merci...

Il fallait le laisser,... laisser sa mère...

Elle fit un pas vers la sortie... Sur le seuil elle s'arrêta, regardant encore en arrière...

Sa mère était là!

— J'aurais tant voulu l'embrasser! soupira-t-elle.

Et, de ses deux mains, avec l'ardeur de la petite Lida de jadis, elle lui envoya un baiser...

Puis elle s'enfuit précipitamment, pour ne pas céder à la tentation...

XV

Avec sa belle loyauté de soldat et sa grande confiance en son chef, le capitaine lui avait tout confié. Il avait été silencieusement écouté, avec une pénible surprise et une bienveillante compassion.

La Révolution avait provoqué bien des drames de famille, des conflits de consciences, des chocs imprévus; mais en était-il de plus poignant?

— Mon pauvre ami! Mon pauvre ami! répétait le maréchal tout ému.

Il ne voyait pas d'issue à cette situation inextricable: jugés, condamnés, les fauteurs de rébellion devaient être passés par les armes, et

le marquis de Vardas n'avait même pas daigné signer son recours en grâce.

Au reste, il aurait eu peu de chances. Napoléon n'était pas sanguinaire, mais, soucieux de la sécurité de ses soldats disséminés au milieu de populations hostiles, il ne reculait jamais devant un exemple nécessaire, et, dans cette circonstance, la culpabilité était doublée par le fait du ralliement apparent.

— Vous êtes un homme, capitaine, je dois vous parler en homme : je ne vois aucun espoir.

— Moi non plus, Monsieur le maréchal ; c'est pourquoi je vous demanderai simplement de vouloir bien accepter ma démission.

— Que comptez-vous faire ?

— Je n'en sais rien ; mais je dois tout tenter pour sauver mon père.

— Pensez-vous prendre une prison d'assaut ?

— Hélas ! je n'ai que trop conscience de mon impuissance ! Mais devrais-je rester dans le rang et répondre d'un coup de désespoir ?

— ... Qui ne saurait vous entraîner à compromettre votre uniforme.

— C'est pourquoi je sollicite la faveur de le quitter. Agiriez-vous autrement, Monsieur le maréchal ?

Il y a des questions auxquelles il est préférable de ne pas répondre.

Junot mâchonna un juron...

— Je devrais vous mettre aux arrêts, pour prévenir quelque sottise, ... mais j'aime mieux vous faire confiance et vous accorder un congé.

— Merci de votre bonté, Monsieur le maréchal. Pourrais-je solliciter la permission de voir mon père, pour sa fille et pour moi ?

— Il est au secret... N'importe !

Il traça rapidement quelques lignes qu'il tendit au jeune officier et ajouta en le regardant fixement :

— Je vous demande seulement votre parole de ne pas en abuser pour quelque folle tentative ?

— Vous l'avez, Monsieur le maréchal, avec toute ma reconnaissance. Puis-je encore vous demander quand doit avoir lieu l'exécution ?

— Au retour de l'express envoyé à l'empereur qui est à Bayonne.

— ... Et qui est parti ?

— Ce matin.

— Merci, Monsieur le maréchal.

Il s'élança au dehors comme un fou !... Il n'avait pas un instant à perdre ; et, sans prendre le temps de revoir la chanoinesse, il griffonna quelques lignes pour elle, embrassa précipitamment sa mère et, laissant ses instructions au fidèle Ali, il se mit en selle et partit à franc étrier dans la direction de l'Espagne, de la France, de Bayonne.

A tout prix, il voulait rejoindre, dépasser le courrier, parvenir avant lui jusqu'à l'empereur, émouvoir le cœur de César... qui se souvenait parfois d'Auguste...

C'était son seul espoir et il s'y cramponnait éperdument, éperonnant sa monture, ne s'accordant aucun repos, la volonté tendue vers cet unique objectif et forçant la bête humaine à obéir, comme l'autre. Un relais gagné, c'était une victoire, et le reste ne comptait guère !

Pourtant ce n'était pas voyage facile, même avec une escorte et quand le pays était frémissant sous la botte de Napoléon. A plus forte raison à cette heure, où l'étreinte était moins puissante, où la révolte n'était plus seulement dans l'air. Le cavalier avait traversé Abrantès, sans un soupir pour l'idylle ébauchée, passée maintenant au second plan... Il était si loin de l'heureuse insouciance d'alors, sans autre regret que le vide de son cœur, sans autre rêve que la gloire !

Maintenant son âme était déchirée par les plus âpres conflits : honneur de soldat, devoir filial, double patrie... Pouvait-il penser encore à ses amours ?

Il passait comme un ouragan à travers les routes défoncées, les villages en ruines, les populations hostiles, les cadavres jalonnant les étapes et les récits sinistres, les exécutions terrifiantes...

Ici, un général, tombé aux mains des rebelles, avait été *scié* entre deux planches ; là, des soldats, endormis dans une grange, y avaient été enfermés et brûlés vifs.

Les horreurs justifiaient toutes les représailles et ne pouvaient inciter à la clémence.

Pourtant il fallait arracher au Maître le mot de pardon, ou bien c'était la fin de tout : Sancha, Lida, son père, tout sombrerait à la fois devant le peloton d'exécution ; et il n'aurait plus qu'à mourir aussi !

Arriver ! arriver vite !...

Et il arriva.

Le courrier ne l'avait précédé que de quelques heures...

Mais Napoléon venait de repartir, après avoir signé l'ordre fatal.

Le malheureux était anéanti...

La tête vide, les oreilles bourdonnantes, à peine s'il entendait les explications de ses amis, s'il pouvait répondre à leurs questions...

Il ne pouvait plus songer à joindre l'empereur, mais le courrier était-il reparti?

Non ; il était fourbu ;... mais on en avait envoyé un autre.

— Alors, je repars.

Il était galvanisé. Sans écouter personne, il se remit en selle et reprit sa course folle...

Mais le désespoir était en croupe ; et, s'il talonnait encore furieusement son cheval qui tombait blanc d'écume à chaque relais, c'était avec cette pensée lancinante :

— J'arriverai encore trop tard.

Insensible à la fatigue écrasante, à la fièvre qui le dévorait, les gens d'écurie croyaient voir passer un spectre et se signaient lorsqu'il repartait presque défaillant...

Il n'avait qu'une préoccupation :

Le courrier impérial était-il passé? Combien avait-il d'avance? Et il supputait les heures qui les séparaient, les obstacles, les retards, les chances... S'il parvenait à le rejoindre, que ferait-il?

Il n'en savait rien lui-même et n'osait s'interroger.

Mais il lui semblait que ce serait le salut.

... Il atteignait Abrantès, dernière étape...

Le découragement le gagnait...

Machinalement, il posa la même question.

Cette fois, la réponse fut affirmative : le cour-

rier était encore là, immobilisé par une entorse et se lamentant sur ses dépêches.

Le passage de l'officier d'état-major était une bénédiction ! Et, sans hésiter, il lui remit le paquet, avec ses excuses pour le maréchal.

Le capitaine s'était remis en selle et s'éloignait plus lentement...

... Cette enveloppe bien légère, dans sa poche, c'était un manteau de plomb sur ses épaules...

Il tenait enfin le papier convoité ; le salut de son père était dans ses mains ;... il suffisait de *vouloir*... et il *pouvait* le garder, le cacher, l'anéantir...

Ne serait-ce qu'un retard, à la guerre il peut tout sauver ou tout perdre.

Et il n'était pas un Brutus !

Mais il était un *soldat*.

Le lourd marteau de la discipline forge les âmes de fer, et le neveu de Pierre da Rosa était-il capable d'une défaillance ? Mais il était aussi le fils de Thamo qui eût fait litière de son corps pour celui qu'elle aimait...

Et il lui semblait entendre sa voix suppliante mêlée à celle de Lida...

L'honneur militaire, le devoir filial : il était déchiré par cet horrible combat ; oubliant d'éperonner sa monture, la retenant presque, tenté de s'arrêter, de tourner bride, de partir loin, bien loin, avec cet arrêt de mort dont il était devenu porteur...

Un pont sur le Tage,... le grand fleuve qui court vers la mer,... dont les flots mouvants ensevelissent tant de choses... La lune blafarde voit seule le cavalier immobile auprès du pa-

rapet... et le geste saccadé... après lequel il repart comme un fou...

La veille, il avait le désespoir en croupe... Maintenant, il a le remords.

.

En descendant devant le palais du gouverneur général, il n'eut pas un regard pour l'hôtel de Vardas, clos, lugubre...

Il ne remarqua pas davantage le mouvement de surprise de quelques groupes d'officiers...

Comme il mettait péniblement pied à terre, un agent de police s'approcha de lui :

— Capitaine Paul?

— Sans doute.

— Au nom de l'empereur, je vous arrête. Atterré, il regardait sans comprendre...

Comment pouvait-on savoir?

Mais il ne songea pas à protester et murmura sourdement :

— C'était écrit.

.

— Capitaine, vous avez forfait à l'honneur.

— Je l'avoue, Monsieur le maréchal.

Malgré la certitude aveuglante, Junot voulait douter encore... et, en ordonnant de lui amener le jeune officier avant de le conduire en prison, peut-être se flattait-il de quelque protestation indignée...

Devant cette attitude morne et accablée, sa colère, doublée de déception, éclata plus vio-

lente et, martelant ses mots, crachant son mépris, il prononça, terrible :

— Malgré l'évidence, je ne croyais pas un officier français capable de manquer à sa parole et d'abuser de ma confiance.

D'une voix blanche, il répondit humblement :

— Moi non plus, Monsieur le maréchal.

Cette soumission ne parvint pas à désarmer le chef irrité :

— Comment avez-vous pu jouer pareille comédie?

— Je ne sais pas... La tentation était trop forte... J'étais affolé ; je tenais le salut de mon père... Ce fut un geste presque inconscient, ... irréfléchi...

— Vous avez pourtant eu le temps de la réflexion ! et toute cette machination n'a pas été combinée en un jour ? Vous avez des complices...

— Un seul : le hasard.

— Le hasard ?

— Ou plutôt l'accident de ce malheureux courrier... Si je ne l'avais pas rencontré à Abrantès, s'il ne m'avait pas confié ses dépêches...

— Que me chantez-vous là ?

— La vérité ; je vous l'atteste, Monsieur le maréchal. A peine la faute commise, j'en ai senti tout le poids ; et je venais vous la confesser quand j'ai été arrêté.

— Voyons ! voyons ! de quoi vous accusez-vous ?

— D'avoir détruit volontairement le message impérial contenant l'arrêt de mort de mon père...

Et simplement, sobrement, mais avec une douleur poignante, il dit sa course folle, son arrivée à Bayonne, sa déception, son désespoir, son retour...

Junot l'écoutait avec une véritable stupeur.

— Je suis coupable, très coupable, Monsieur le maréchal... Le devoir militaire devait passer avant tout... Mais vous savez ce que j'ai souffert... et je ne vous demande qu'une grâce : c'est de pouvoir embrasser mon père avant de mourir.

Le maréchal leva les bras au ciel :

— Votre père? Il est loin!... Et c'était son évasion dont je vous rendais responsable! Le diable m'emporte maintenant si j'y comprends quelque chose!... Mais je suis bien aise que vous n'ayez pas manqué à votre parole... Le reste est moins grave... J'en aurais peut-être fait autant...

Et il lui tendit la main.

XVI

M. de Vardas avait entendu son arrêt avec beaucoup de dignité ; il en attendait l'exécution sans faiblesse.

Il avait joué ; il avait perdu ; il saurait se montrer beau joueur.

Il avait dédaigné de disputer sa tête à ses juges ; il avait refusé de signer son pourvoi ; et, sans le regret de sa fille, peut-être eût-il considéré la mort comme une libératrice ?

Son approche éclaire parfois singulièrement la route parcourue, et les yeux qui vont s'éteindre voient surgir de la pénombre des lueurs insoupçonnées...

Dans la prison obscure où rien ne le défendait des fantômes qui hantaient ses nuits, ils lui devenaient moins farouches et il aurait volontiers appelé la main compatissante qui jadis s'était posée sur son front et avait mis la camarde en fuite.

Ambition, vanité, combien tout cela pèse-t-il à l'heure suprême ? Les hochets auxquels il avait sacrifié son bonheur domestique valaient-ils le baiser de l'épouse, la caresse du tout petit emporté avec elle dans la tombe, ce fils qui eût été un protecteur pour sa sœur ?

De toute son existence, enviée par ceux qui

ne peuvent pénétrer les consciences, ce qu'il eût souhaité revivre, ce n'était pas sa jeunesse insouciante et frivole, sa maturité comblée d'honneurs et de biens, mais ces années de captivité sans espoir où il avait rencontré cette fleur rare : un amour sincère et désintéressé.

Pourquoi avait-il rejeté l'humble créature qui n'avait que son cœur et le lui avait donné tout entier, adoptant son pays, sa foi, lui donnant deux beaux enfants?... Pourquoi l'avait-il abandonnée sans défense à ses ennemis, au sein d'une famille hostile, au lieu de l'emmener avec lui, comme le lui conseillait le Père Malagrida?...

Tremblerait-il devant un verdict plus redoutable que celui du tribunal : celui de sa fille, dont il désirait et appréhendait la visite,... non parce qu'elle serait l'annonce de son exécution, mais parce qu'elle seule pourrait lui accorder ou lui refuser le pardon de Thamo...

Et, comme sa mère mourante, il n'aspirait plus à autre chose.

— Bonjour. La chance ne vous a pas été favorable ; mais vous avez tout de même des amis.

Le conseiller Pinto était introduit dans son cachot.

Il n'avait pas été inquiété ni appelé aux débats et l'on pouvait le croire en fuite... Mais il était de ceux qui passent toujours entre les mailles du filet ; et le marquis ne fut pas autrement surpris de le voir entrer librement.

Il n'avait plus son air doux et se fut

d'un ton autoritaire qu'il aborda le sujet de sa visite.

— J'aurais voulu vous tirer d'affaire ; il n'y a pas moyen. Mais peut-être pourrais-je vous être plus utile, quant à votre succession ?

— Il n'y a pas confiscation et ma fille est mon unique héritière.

— Sans doute !... Mais n'y aurait-il pas, dans vos papiers, des choses qui pourraient la surprendre ou l'affliger ?

Il savait bien toucher le point sensible.

C'était par là que, depuis des années, il tenait le vieillard à sa merci ; et il croyait bien le tenir encore...

Aussi se flattait-il d'obtenir, par cette crainte *in extremis*, le moyen de se venger de la chanoinesse et de peser sur la volonté de sa filleule ; et, prenant le silence du prisonnier pour un acquiescement, il continua, impitoyable :

— Si j'étais votre parent, votre allié ou votre exécuteur testamentaire, je pourrais prendre les précautions nécessaires pour sauvegarder votre mémoire,... mais à défaut de ce titre...

— En effet.

— Tandis que votre fille apprendra certainement la vérité.

— Certainement.

— Et que sa piété filiale pourrait en être ébranlée...

— C'est possible... et ce ne serait que juste.

Son accent douloureux, mais calme, impressionna désagréablement l'odieux personnage...

Il se rapprocha de sa victime et reprit, insidieux et menaçant à la fois :

— Vous pouvez encore échapper à cette pé-

nible éventualité. Reprenons les choses au point où elles étaient avant ce refus regrettable. Je suis bon prince et ne garderai rigueur ni à ma capricieuse fiancée ni à sa mauvaise conseillère.

— Vous êtes généreux.

— Avec moi, vous ne les laisseriez pas sans protecteur ; et il suffirait de quelques lignes pour décider M^{lle} de Sampayo... On ne résiste pas aux ordres d'un mourant...

Il tirait déjà de sa serviette du papier, une écritoire...

Le vieillard le considérait sans mot dire...

Un travail semblait se faire dans son esprit.

Lentement, il prononça :

— C'est vous qui nous avez dénoncés.

L'autre réprima un mouvement involontaire...

— C'est vous qui avez machiné tout cela, pour vous venger de ma fille et asservir une fois de plus ma faible volonté.

Gêné par ce regard étrange qu'il ne reconnaissait pas et qui semblait lire dans sa pensée, Pinto essaya de dominer encore et répondit avec arrogance :

— Quand cela serait?

— Cela est... et j'en suis bien aise... Je préfère ne pas avoir à en accuser un autre... moins vil que vous, malgré son uniforme.

— Prenez garde!

— A quoi? Je vais mourir : la mort libère... elle efface et purifie... Vous n'avez plus de pouvoir sur moi.

Exaspéré de son calme, Pinto tendit son poing osseux :

— Vous êtes à l'abri! Mais elles...

— Je les confie à Dieu... et à un autre...

Rapidement, il traça quelques lignes sur la feuille blanche :

Je prie le capitaine Paul de veiller sur ma fille et ma pupille, et je le nomme mon exécuteur testamentaire.

— Voilà ce que je laisserai après moi ; et comme c'est un honnête homme et un vaillant soldat, je suis sûr qu'il saura défendre ma mémoire. Maintenant, sortez !

Le condamné touchait au terme de sa captivité : le geôlier lui avait annoncé la visite prochaine de sa fille : ce devait être le signal de l'exécution,... mais ce n'était pas le peloton qu'il appréhendait...

Les menaces de Pinto ne l'avaient pas plus troublé que sa propre conscience, et l'aveu qu'elle lui imposait était, pour lui, pire supplice que la mort.

Comme jadis sa mère, il avait l'impérieux besoin du pardon de sa fille, après le pardon divin ; et, même s'il ne pouvait l'espérer, il lui devait une révélation, moins cruelle encore dans sa bouche que dans celle d'un étranger.

Et pourtant Dieu seul savait ce qu'il lui en coûtait !

Sa fille ! C'était pour elle surtout qu'il aurait voulu rester impeccable ! Il sentait bien qu'elle souffrirait encore plus que lui de cette déchéance...

Il la connaissait ; il n'aurait à redouter aucun reproche ;... mais si le beau regard lumineux se détournait du sien ? si son cœur volait tout à la délaissée ?...

Et il murmurait, éperdu :

— Pas cela, Thamo, pas cela !

... Le soleil déclinait... Les premières ombres du crépuscule s'ajoutaient à celles de la prison... Debout près du soupirail qui l'éclairait faiblement, le condamné suivait d'un œil mélancolique un nuage glissant vers l'Orient...

Les verrous furent tirés, la clef grinça, la porte s'ouvrit... Le geôlier introduisit les visiteurs...

L'un portait l'uniforme d'officier d'état-major ; l'autre, gantée et voilée, avait une croix d'argent sur la poitrine...

— Lida !

Il lui tendit les bras...

Mais, immobile, elle écoutait les pas du guichetier s'éloigner...

Le marquis fit un mouvement vers l'officier qui l'accompagnait :

— Je suis bien aise de votre présence, cap...

Il ne put achever...

Saisi brutalement à la gorge, il chancela, cherchant vainement sa respiration ; et, les tempes bourdonnantes, le sang au cœur, il sentit vaguement un bâillon sur sa bouche, un voile autour de sa tête ; et il perdit connaissance.

XVII

L'évasion du marquis de Vardas avait produit une vive sensation dans le Tout-Lisbonne, d'autant que les circonstances en demeuraient fort mystérieuses.

La version officielle l'attribuait à sa fille et à un officier d'état-major familial de la maison, porteur d'une passe du gouverneur général. On aurait revêtu le prisonnier de vêtements féminins et il serait repassé devant le greffe, soutenu par l'officier et le geôlier complices qui l'auraient déposé dans la voiture stationnant à la porte. La chanoinesse, demeurée à sa place, serait sortie, à son tour, sous les habits d'une blanchisseuse, portant sur sa tête un ballot de linge... Et quand la chose avait été découverte, tout le monde devait être loin.

Mais ailleurs on chuchotait que cette histoire invraisemblable était inventée de toutes pièces pour excuser le manque de surveillance et masquer des complicités plus hautes. La meilleure preuve, c'était que la chanoinesse, au lieu d'être en fuite, était restée à son hôtel, où on l'avait arrêtée sans difficulté ; et elle avait manifesté autant de surprise que de joie, à l'annonce de cette délivrance dont elle bénissait les auteurs ignorés...

— Et la parole de M^{me} la chanoinesse de

Vardas vaut celle d'un homme ! répétait le conseiller avec componction.

Malgré sa déconvenue, il comptait parmi les fidèles qui n'oubliaient pas le chemin de la noble demeure en deuil ; et Sancha elle-même en avait été touchée...

Peut-être l'avait-elle trop mal jugé ; et sa partialité pour un autre, ... moins empressé, était-elle plus légitime ?

La discipline militaire et ses lois inflexibles échappent à la mentalité féminine. Avoir porté la main sur son hôte de la veille, le père, le tuteur vénéré, n'était-ce pas crime impardonnable et qui comblait d'horreur la chanoinesse elle-même ?

S'il avait osé reparaître devant elle, comment l'eût-elle accueillie ? ... Et sa filleule lui eût-elle été plus indulgente ?

Aussi avait-il raison de ne pas se montrer !

Pinto profitait de la comparaison. Rassuré par le silence de Lida, qui se bornait à le tenir à distance respectueuse, il se montrait moins réservé près de sa compagne, et, dans sa détresse, elle l'écoutait plus volontiers...

Trop avisé pour lui parler d'amour, il ne lui offrait que son dévouement absolu et se déclarait prêt à tout tenter pour sécher ses larmes...

Hélas ! pouvait-il lui rendre celui qu'elle pleurait déjà ?

Pourquoi pas ?

Oh ! s'il faisait cela !

... L'avait-il fait réellement ? ... et quel prix réclamerait-il ?

Elle se le demandait avec anxiété dans la solitude du grand hôtel désert où ja-

mais plus elle ne reverrait certain uniforme...

Eh! elle soupirait!...

L'absence de sa marraine la laissait sans défense; elle subissait la redoutable emprise du venimeux personnage qui, ondueux, insinuant, resserrait peu à peu ses anneaux...

Il ne se vantait pas ouvertement du service rendu: il le laissait deviner; il ne réclamait pas son salaire: il en laissait le soin à la reconnaissance; et, un jour, sensible à sa discrétion, elle murmura:

— Quand l'innocence de ma marraine sera reconnue...

Vite il s'empara de ce demi-acquiescement comme d'une ferme promesse et, appuyant ses lèvres molles sur la petite main tremblante qui aurait bien voulu se retirer, il protesta de sa joie profonde, avec une telle ferveur qu'elle n'osa le détromper sur ses sentiments...

Ne serait-ce pas de l'ingratitude?...

Elle ne pouvait rien lui reprocher, à lui! Il n'avait pas joué un rôle indigne, terminé par un acte brutal; il n'avait pas délaissé celle qui l'avait éconduit; il l'avait soutenue, consolée, et, pour elle, ce timide, dont elle raillait la prudence, s'était montré héroïque, risquant sa tête pour sauver celle de M. de Varcas... Toute une vie pourrait-elle suffire à l'en payer?

... Elle se le répétait encore, ce soir-là, en attendant sa visite quotidienne; et le martèlement de la porte retentit péniblement sur son cœur...

Pourtant, en échange du « Oui » dénué, il avait fait luire l'espoir de revoir bientôt la chanoinesse; et peut-être lui apportait-il quelque bonne nouvelle?...

— Sancha, ma chérie !

Il y eut un double cri de joie : Lida elle-même apparaissait sur le seuil et sa filleule était déjà dans ses bras...

— Oh ! marraine, marraine ! que je suis contente !

Ses sanglots exprimaient-ils seulement de la joie ? Un homme restait dans la pénombre... Avec un douloureux effort elle essaya de lui sourire et murmura :

— Je vous remercie, ... je vous remercie bien... et ma main est à vous, ... monsieur Pinto...

Une sourde exclamation lui répondit :

Ce n'était pas le conseiller, mais le capitaine Paul.

Son innocence facilement reconnue, Junot avait passé l'éponge sur la faute disciplinaire et généreusement lui avait accordé la libération immédiate de la chanoinesse :

— Vous tâcherez de démêler cet imbroglio auquel la police ne semble voir goutte et qui, heureusement, nous épargne une dure nécessité.

Au fond, il n'en était pas fâché, ayant déjà bien assez d'affaires sur les bras et les difficultés croissantes laissant déjà entrevoir une évacuation possible.

On devine l'émotion du frère et de la sœur en se retrouvant en présence, soulagés de l'atroce angoisse qui avait empoisonné leurs premiers embrassements..

Leur père était sauvé, libre, à l'abri de tout danger... et, bien que ce ne fût pas de leur fait, ils bénissaient la Providence et ses instruments...

Pouvaient-ils encore la bénir à cette heure?

Pinto, c'était Pinto qui avait droit à leur gratitude... et à la récompense qui était le prix de ses services.

— Impossible! déclara la chanoinesse très ferme; sa conduite passée dément le rôle qu'il s'attribue; et même en admettant qu'il fût pour quelque chose dans le salut de mon père, tu ne saurais le payer de ton bonheur.

Elle et son frère avaient l'intuition d'un mystère et lui cherchaient une autre explication. Une autre aurait-elle surpris leur secret? En rentrant chez lui, le capitaine n'avait retrouvé ni sa mère ni Ali. D'après les papiers saisis par la police, elle serait repartie, sur le vaisseau marocain qui l'attendait, au lendemain du départ de son fils, emmenant l'enfant du Désert qui était tout à sa dévotion.

Lui aurait-elle fait jouer un autre rôle? et, avec la duplicité orientale et l'énergie farouche dont elle avait fait preuve jadis pour emporter son tout petit, aurait-elle machiné cette évasion?

Comment? pourquoi?

Haine, rancune, vengeance?... ou bien tendresse, constance, pitié?

Sait-on jamais ce qui peut se passer au cœur d'une femme? Sans se communiquer autrement leurs soupçons, le frère et la sœur les avaient lus dans leurs prunelles inquiètes...

Folie!

Leur imagination les avait entraînées au pays

de la chimère et des *Mille et une Nuits* ; la réalité, plus plate, était autrement cruelle.

Pinto était l'artisan de cette évasion sans grand risque, où il lui avait suffi d'acheter quelques comparses, actuellement en fuite : geôlier, blanchisseuse, etc. ; et M. de Vardas voguait paisiblement, vers le Brésil, sur un navire anglais.

C'était très simple, très prosaïque et parfaitement vraisemblable.

— Les plus solides barreaux ne sauraient résister à une scie en or, disait-il, sans essayer autrement de se faire valoir ; et il suffit d'y mettre le prix...

Il n'avait pas lésiné ; pouvait-on lésiner avec lui ?

Le capitaine était désespéré. Non seulement il souffrait dans son amour profond pour cette délicieuse créature qui avait si facilement cueilli son cœur viril, mais plus encore peut-être de la voir tomber aux mains d'un personnage louche qu'il ne pouvait estimer et dont le double rôle ne lui inspirait aucune confiance.

Sans doute il lui eût été facile de s'en débarrasser, en lui intimant l'ordre de rentrer dans la coulisse. Rodrigues n'avait rien d'un foudre de guerre et aurait filé doux devant un sabre.

Mais pouvait-on faillir à sa parole, quand on était une noble fille ? et la chanoinesse elle-même l'aurait-elle conseillé à sa filleule ?

Elle avait cherché un autre moyen, parlé à la cupidité, en proposant l'abandon d'une moitié de sa fortune.

La tentative avait été repoussée et n'avait obtenu que cette réponse dilatoire :

— M^{lle} de Sampayo est libre ; il lui suffira de me dire : « Je ne veux pas tenir ma promesse », et je la tiendrai quitte.

— Il serait d'un galant homme de lui rendre sa parole, sans plus.

— Je ne suis qu'un honnête homme qui paye ses dettes, ... *toutes ses dettes*, mais qui ne saurait donner quittance sans un refus formel.

Il savait bien que des lèvres loyales étaient impuissantes à le formuler...

Faudrait-il donc se résigner ?

— Ah ! si nous ne lui devions pas la vie de notre père ! grondait le capitaine...

Bien que généralement assez vantard, Pinto ne parlait pas volontiers de cette aventure qui lui faisait cependant honneur. Il était sobre de détails et avait même nommé un vaisseau anglais pour un autre... Enfin il pressait le mariage avec une hâte un peu fébrile, les événements menaçants qui devaient aboutir à la convention de Cintra et la retraite de l'armée française permettant d'envisager le retour des souverains dépossédés et de leur cour... Ne pourrait-on l'attendre, afin que le tuteur pût être présent au mariage de sa pupille ?

Cette timide demande, fort compréhensible, n'en provoqua pas moins, chez le conseiller, une colère blanche :

— C'est encore votre marraine qui vous a soufflé cette idée ! dit-il, les dents serrées. Je ne suis pas s'en m'apercevoir de la suspicion dont je suis l'objet... et j'ai pris mes mesures en conséquence. J'ai parlé en suppliant ; maintenant, je parle en maître. Ou bien vous serez ma femme, dans le plus bref délai, ou bien

M. de Vardas, qui est encore entre mes mains, sera livré aux autorités,... et il est toujours sous le coup de l'arrêt du conseil de guerre, exécutoire dans les vingt-quatre heures.

Cette fois, il rejetait le masque en homme qui n'a plus rien à craindre, rien à ménager...

Tremblante, la pauvrete le regardait avec une véritable stupeur. Une telle perfidie dépassait ce qu'elle pouvait imaginer ; mais, chose singulière, sa terreur n'empêchait pas un certain soulagement : rivée à un tel misérable, elle pourrait beaucoup souffrir ; elle ne serait pas forcée de l'aimer, de l'estimer, de lui devoir respect et reconnaissance...

Aussi, relevant son front décidé et le bravant de toute sa personne menue :

— Soit, Monsieur ; je sais désormais à quoi l'on peut s'attendre de votre part ; et moi aussi j'exige une sécurité : je serai votre femme aussitôt qu'il vous plaira, mais seulement en présence de mon tuteur, ce qui dépend uniquement de vous, s'il est en votre pouvoir ?

— Mais il n'y est pas ! Il n'y a jamais été !

Le capitaine et la chanoinesse arrivaient tout émus...

— Ne crois pas un mot de ce que dit cet homme, ma chérie...

Il essaya de protester inutilement...

Une lourde main s'était posée sur son épaule :

— Inutile, Monsieur : le marquis de Vardas, *mon père*, est en sûreté ; vous n'avez plus rien à faire ici.

Son cri de rage fut étouffé sous le cri de joie de Sancha défaillante aux bras de sa marraine qui inclina doucement la tête :

— Oui, ma petite Sancha, mon frère perdu et retrouvé, pour notre bonheur à tous.

Il rentrait avec lui dans la noble demeure dont le génie malfaisant n'avait plus qu'à sortir.

.

L'intuition de Lida ne l'avait pas trompée : c'était bien sa mère qui avait tout machiné, tout conduit...

Attirée derrière la porte par sa sollicitude maternelle, pendant l'entretien de son fils et de cette belle dame dont la présence l'inquiétait, elle avait assisté à la reconnaissance de la sœur et du frère, appris à la fois l'existence de sa fille, celle de son époux et le danger qui menaçait ce dernier...

Emmanuel de Portes était devenu le marquis de Vardas ; et le marquis de Vardas était promis au bourreau...

Silencieuse, elle écoutait le tragique débat.

Partageait-elle l'angoisse de ces deux êtres qui étaient la chair de sa chair, pour celui qui était leur père à tous deux?... Comprendait-elle leur douleur, leur détresse, leurs craintes arrêtant l'élan filial qui poussait cette belle dame vers la porte?...

Lida ! sa petite Lida ! celle qu'on lui avait prise, changée, rendue presque une étrangère pour sa mère... et qui cependant lui envoyait un baiser...

Et son cœur farouche s'était fondu !

Comment avait-elle résisté à la tentation d'apparaître sur le seuil, de se montrer à sa fille, de lui crier :

— Je suis ta mère !

Elle résista, non sans effort, à cette impulsion, par une sorte de timidité, de pudeur : elle était vieille et laide, de race méprisée... Si elle lisait, sur ce beau visage altier, une ombre de dédain, de pitié,... reflet de l'aïeule?...

Et elle s'était tue...

Restée seule, elle avait ruminé longuement cette histoire, guettant le retour de son fils, écoutant ses instructions à son ordonnance... Elle avait reçu son baiser hâtif, sans mot dire.

Mais, lui parti, elle avait appelé Ali, l'avait interrogé écoutant attentivement tous les détails qu'il pouvait lui donner. Puis, résolument, elle avait dressé son plan et conduit son exécution, avec la décision, la ruse et le sang-froid dont elle avait déjà fait preuve, jadis.

Ali était un instrument docile ; avec de l'or il était facile d'acheter vêtements et conscience ; et le geôlier se montra d'autant plus accessible qu'il était déjà payé d'un autre côté et touchait doublement, sans double risque. Il en serait quitte pour ne pas remettre le prisonnier à Pinto et filerait sans attendre ses observations.

Tout s'était passé au mieux et le marquis de Vardas avait été transporté à bord d'un vaisseau marocain, avant l'appareillage.

Ren oyé sur un bateau pêcheur, Ali avait apporté ces détails à son maître, avec une lettre de Thamo ne contenant que ces mots :

Ton père est sauvé ; il ne lui sera fait aucun mal et vous ne nous reverrez jamais. Soyez heureux tous deux.

XVIII

... Sortant d'un lourd sommeil peuplé de cauchemars, le marquis de Vardas souleva ses paupières appesanties...

Elles retombèrent sur ses yeux troubles qui ne pouvaient encore rien distinguer...

Toutes sortes d'images fugitives, d'impressions confuses passaient et repassaient dans son cerveau endolori : bateau, prison, palais, jardin fleuri, Mogador, Cintra, Moulay-Mohammed, Junot, sa mère, Lida, une femme voilée, un geôlier, mélodie bizarre, cris gutturaux, voix harmonieuse ; c'était un mélange de couleurs, de bruits, de figures, de parfums, véritable cacophonie dans laquelle ses nerfs tendus semblaient résonner comme des guitares, et les sens surexcités, depuis le tact jusqu'à l'ouïe, porter au paroxysme leur sensibilité malade, comme s'ils étaient atteints d'hyperesthésie.

Après un état d'inconscience relative qui avait duré combien de temps ? il ne parvenait à s'en dégager qu'au prix de douleurs aiguës, d'efforts surhumains, pour étirer un bras, remuer une jambe ; et le poids d'un sépulcre semblait peser sur ses membres, contrastant avec une sensation de légèreté extraordinaire qui lui donnait des ailes et l'emportait à travers l'es-

pace, sans aucune notion de durée, de distance...

Un vague souvenir évoquait une époque lointaine, une pipe d'opium et des rêves flottants...

Avait-il dormi un siècle ou quelques heures?

En tout cas, il ne dormait plus, il reprenait conscience de son moi ; sa pensée, comme son être, sortait de l'engourdissement.

Où était-il?

C'était la première question à laquelle il essayait vainement de répondre, s'évertuant à saisir quelques indices glissant comme l'eau entre ses doigts...

Il ne sentait plus de roulis, ni l'odeur marine; il ne percevait plus le grondement de la tempête...

Il était au repos, au calme ;... à Cintra ou à Lisbonne?

C'était dans un cachot qu'un voile de plomb était tombé sur lui. Il devait y être encore?

Ses mains se promenaient sur son lit, s'agrippaient à une courteline soyeuse, serraient une colonne torse, rencontraient des courtines de velours...

Ce n'était pas mobilier de prisonnier.

Est-ce qu'il rêvait encore?

Non. Le son de sa voix n'avait rien d'étriqué, de rauque ; il articulait nettement ; et il l'entendait aussi nettement qu'un chant grêle, oublié depuis longtemps et qu'il reconnaissait cependant, dans le lointain...

L'appel du muezzin...

Pourtant l'Océan les séparait et c'était encore une illusion... Le ciel bleu, le soleil brûlant, les palmiers, la côte d'Afrique, Tanger, Ma-

zagan,... pourquoi revoyait-il les remparts formidables qui avaient supporté tant d'assauts? les clochers dressant la croix au-dessus des maisons blanches, jaunes, bleues; et, parmi elles, la demeure ancestrale qui portait une rose, comme un fleuron?...

Il croyait franchir le large vestibule, gravir l'escalier de mosaïques à petits paliers, traverser les vastes pièces, les salons, s'arrêter dans sa chambre, à lui, avec ses meubles élégants, son décor voluptueux, son lit en bois de fer, à ciselures d'argent, son bahut renaissance, ses armes damasquinées, ses tentures de cuir de Cordoue, ses tableaux de maîtres; et cette *Madone aux Oranges* à laquelle ses deux petits envoyaient des baisers...

Ses yeux se mouillèrent à ce rappel...

Il les essuya d'un geste brusque et les ouvrit tout grands. .

Un cri étouffé jaillit de ses lèvres...

A la lueur du jour entrant maintenant à flots par les carreaux, il voyait surgir toutes ces choses familières, comme sous la baguette d'un magicien.

— Je deviens fou!

Pouvait-il voir réellement ce qui n'existait plus depuis tant d'années et la mémoire pouvait-elle se matérialiser à ce point?

Pourtant il entendait bien les battements de son cœur, il distinguait bien les couleurs : la robe bleue de la *Madone*; il sentait bien le contact glacé d'un chandelier de cuivre; il respirait bien une odeur de roses fanées répandue dans l'atmosphère, en harmonie avec le visage flétri que lui renvoyait le miroir de Venise...

Une épouvante le glaçait, à cette résurrection du passé...

Aussi faible, désespéré, que dans la nuit d'agonie où une femme était venue s'asseoir à son chevet, il eut le même appel de détresse infinie :

— Thamo !

Alors, comme jadis, une ombre voilée se détacha de la muraille, s'approcha de son lit et posa doucement sa main sur son front. Son cerveau affaibli ne put résister à cette dernière apparition qu'il considérait d'un œil égaré...

Quarante années s'effacèrent soudain de sa mémoire ; le marquis de Vardas disparut devant Emmanuel de Portes jeune, captif, mourant ; et ce fut avec le même accent, le même geste que, les doigts crispés sur le poignet de bronze, il murmura :

— Ne me quitte plus !

Pablo et Lida n'ont jamais pu avoir de nouvelles de leurs parents ; mais, à Mazagan un vieux couple paisible, entouré de la vénération qui s'attache aux déments, achevait de mourir, appuyés l'un sur l'autre, sous ce soleil d'Orient qui avait vu l'éclosion de leurs jeunes amours.

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

COLLECTION " MON OUVRAGE "

ALBUM N° 8. *La Décoration de la maison.* Ameublements de tous styles. Plus de 100 modèles d'arrangements. 100 pages. Grand format.

ALBUM N° 9. *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Grand format.

ALBUM N° 12. *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Grand format.

ALBUM N° 13. *Toute la layette. Broderie. Tricot et crochet.* 100 pages. Grand format.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

ALBUM N° 14. *Alphabets et Monogrammes,* contenant de nombreux modèles en grandeur d'exécution pour lingerie, draps, taies, serviettes, etc.

L'album de 64 pages, en vente partout : 6 francs ; franco : 6 fr. 75.

COLLECTION " AURORE "

TRICOT et CROCHET (Album n° 5).

TRICOT et CROCHET (Album n° 6).

TRICOT et CROCHET (Album n° 7).

TRICOT et CROCHET (Album n° 8).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ; franco : 4 francs.

PREMIÈRES BRODERIES (pour les fillettes), nombreux ouvrages faciles à exécuter.

L'album, 64 pages : 3 fr. 75 ; franco : 4 francs.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

L'ABONNEMENT D'UN AN (24 romans):

France et Colonies : 30 francs.

L'ABONNEMENT DE SIX MOIS (12 romans):

France et Colonies : 18 francs.

L'ABONNEMENT D'UN AN donne droit à recevoir,
en prime gratuite, *UN RELIEUR MOBILE* cartonné
permettant de relier facilement un volume de la
Collection " STELLA "

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

